

## Transdisciplinarité et métaphorologie (C. Detienne) [1]

### 0. Introduction

#### 0.1. Préambule

L'objectif de ma participation est de *questionner la présence de ce monstre de rhétorique qu'est la métaphore dans un discours*. La tâche est ardue parce que la métaphorologie ne constitue pas du tout un champ de savoir unifié (Il suffit de voir le nombre de disciplines impliquées -certaines depuis plus de 2000 ans- dans la théorisation de la métaphore<sup>2</sup>).

Avant de pouvoir analyser et rendre compte de la présence d'une occurrence métaphorique dans une situation énonciative particulière (c'est-à-dire faire de la *métaphorologie appliquée*), il faut avoir une idée claire de ce qu'est... une métaphore (objectif de la *métaphorologie théorique*). En effet, comment rendre compte d'un phénomène qu'on ne pourrait pas identifier ? Comment aller à la cueillette des pommes si je ne sais pas distinguer les pommes des poires ?

La métaphorologie (science qui n'est pas encore véritablement constituée à l'heure actuelle) pose plusieurs problèmes méthodologiques ; Le plus important étant la constitution de son objet ! En effet, quel pourrait bien être l'objet de la métaphorologie ? En quoi l'objet de cette science se distingue-t-il de l'objet « métaphore » construit par la rhétorique, la stylistique, la linguistique, la philosophie du langage, etc... ?

#### 0.2. Note sur la lecture de cet article

Chaque science a sa terminologie. Et la terminologie de la métaphorologie est complexe : d'une part elle emprunte des termes à plus d'une dizaine de disciplines scientifiques ; d'autre part, elle doit parfois recourir à l'invention de nouveaux termes. J'essaie le plus possible d'explicitier les termes scientifiques auquel je recours, toutefois, il n'est pas possible de tous les expliciter comme il faudrait.

#### 0.3. Métaphorologie théorique, définition(s) de la métaphore et positionnement épistémologique

Comme on l'a vu ci-dessus, la *métaphorologie appliquée* est un projet scientifique impossible sans une caractérisation préalable -même provisoire- de son objet. En gros, il y a trois manières d'envisager la caractérisation de l'objet de savoir « métaphore » :

(1) La première attitude est une attitude de méfiance : dans ce cas, le métaphorologue récuse tout projet de métaphorologie. Pour aboutir à ses fins, il peut utiliser deux types d'arguments :

-argument logique : Il ne serait pas possible de définir ce qu'est la métaphore sans y inclure des métaphores. En conséquence toute définition de la métaphore serait tautologique. Derrida, après avoir analysé les définitions classiques de la métaphore, affirme que « le défini est donc impliqué dans le définissant de la définition » (Derrida, 1971,274). Ricoeur donnera un nom à ce problème : « le paradoxe de l'auto-implication de la métaphore » : « il n'y a pas de discours sur la métaphore qui ne se dise dans un réseau conceptuel lui-même engendré métaphoriquement. Il n'y a pas de lieu non métaphorique d'où l'on aperçoit l'ordre et la clôture du champ métaphorique. La métaphore se dit métaphoriquement » (Ricoeur, 1975,213). Derrida, contrairement à Ricoeur par ailleurs, en conclura qu' « au lieu de risquer ici des prolégomènes à quelque métaphorique future [dans ma terminologie : métaphorologie appliquée], essayons plutôt de reconnaître en son principe la *condition d'impossibilité* d'un tel projet » (Derrida, 261).

-argument métaphysique : La métaphore ici comporte de l'Innommable, de l'Indéterminé. Castoriadis, avec sa métaphysique de *l'imaginaire radical*, envisagera la métaphore comme « quelque chose » dont on ne peut, par définition, rien savoir : « par définition, son 'mode d'être' est un mode de non-être » (Castoriadis, 1975,213).

La conséquence de cette attitude de méfiance est que l'objet de savoir « métaphore » se désagrège : aucune recherche scientifique n'est donc possible en la matière.

(2) La seconde attitude, plus positive dans sa démarche et la plus fréquente à l'heure actuelle, consiste à affirmer qu'une définition (ou un ensemble fini de définitions) de la métaphore élaborée par soi ou par un tiers doit être privilégiée au dépend de toutes les autres définitions existant sur le marché.

Ce positionnement épistémologique entraîne (a) un cloisonnement disciplinaire et (b) intra-disciplinaire :

<sup>1</sup> Cet article a d'abord été publié sous une forme un peu modifiée dans le Journal de l'Association des Praticiens de Psychologie Appliquée (APPA), N°134, 2004, sous le titre : « *Et le psychologue rencontre la métaphore* ».

<sup>2</sup> Notamment : la rhétorique, la stylistique, la poétique, la linguistique (la lexicologie, la sémantique, la pragmatique, la psycholinguistique), la sémiologie, la philosophie du langage, la phénoménologie, l'intelligence artificielle, l'herméneutique, l'épistémologie, la psychologie (la psychanalyse, le cognitivisme, la P.N.L.), la neurologie, etc...

(a) Prenons pour exemple le peu de discussions, d'échanges ou de partenariat entre la stylistique et l'épistémologie au sujet de la métaphore.

(b) Par exemple, le peu de contacts au sein de la psychologie entre les tenants d'une conception cognitive de la métaphore et les tenants d'une conception psychanalytique.

(3) La dernière attitude épistémologique consiste à affirmer qu'il est aussi vain d'interdire la recherche scientifique au sujet de la métaphore que d'isoler une ou plusieurs définitions et de les généraliser (opération vaine car prenant la partie pour le tout). L'attitude de Prandi (2002,7) est à ce point de vue exemplaire : « il s'avère impossible de donner une définition de la métaphore qui soit à la fois générale et exhaustive –qui s'applique à toutes les métaphores et explicite en même temps les propriétés qualificantes de chacune. Ce qui arrive en fait, c'est que plusieurs définitions de la métaphore, assez hétérogènes pour être incompatibles, sont chacune appuyées par quelques-unes des données, alors même qu'aucune n'est adéquate pour la généralité des métaphores ». D'où son idée audacieuse d'élaborer une typologie.

Il s'agit à mon tour d'élaborer une typologie des métaphores. La différence majeure entre la seconde attitude (définitionnelle) et l'attitude typologique qui sera la mienne est que la première a une ambition de généralisation<sup>1</sup> tandis que la seconde a une ambition de caractérisation<sup>2</sup>. L'objectif de la démarche typologique est double : (1) élaborer une sorte de *carte* du possible des traits distinctifs entre métaphores, (2) tracer des *parcours singuliers* sur la *carte élaborée*. Une sorte de *passport* de chaque occurrence métaphorique sera ainsi élaboré<sup>3</sup>.

### Résumé des trois attitudes épistémologiques :

(1) Attitude de méfiance : le contenu de la métaphorologie tient en une phrase négative : « il n'y a pas de métaphorologie théorique acceptable, et, en conséquence, il n'y a pas de métaphorologie appliquée acceptable non plus ». Le point de vue adopté est *négaliviste*.

(2) Attitude définitionnelle : le contenu de la métaphorologie théorique correspond à une définition (ou un ensemble fini de définitions) isolée(s) des autres. Le contenu de la métaphorologie appliquée correspond à une recherche sur la présence des métaphores (uniquement celles qui correspondent à la définition donnée) dans un discours. Le point de vue adopté est *disciplinaire* ou -bien que très rarement- *interdisciplinaire*.

(3) Attitude typologique : le contenu de la métaphorologie théorique est une grille (non clôturée) composée de questions et de réponses possibles à ces questions (voir fin de cet article<sup>4</sup>). Le point de vue adopté est *transdisciplinaire*.

## 1. Du microscopique au macroscopique

La typologie proposée tentera de réunir deux types d'analyses le plus souvent effectuées séparément par les métaphorologues : l'Analyse **M**icroscopique (A.M.I.) et l'Analyse **MA**croscopique (A.M.A.). Prenons pour exemple l'étude de la planète Terre :

La première (A.M.I.) consistera à collecter des minerais pour ensuite les analyser au microscope. L'objectif de l'A.M.I. sera de *dégager la structure interne* de ce qui est vu par microscope ou par analyse A.D.N. Les minerais seront étudiés ici en tant que tels.

La seconde (A.M.A.) par contre focalisera son attention sur le *système* auquel participe la Terre. L'observateur sera attentif à l'interaction entre la Terre et son satellite, à l'influence des autres planètes sur la Terre, etc...

La métaphorologie théorique que je propose oscillera donc entre l'étude de *la métaphore-en-tant-que-telle* (A.M.I.) et *l'étude de l'usage des métaphores par un sujet dans une situation énonciative particulière* (A.M.A.).

### 1.1.

<sup>1</sup> Certains métaphorologues estiment qu'un mot (« métaphore ») et sa définition peuvent servir à étiqueter la diversité des occurrences métaphoriques. Ce que ces métaphorologues effectuent -sans forcément s'en rendre compte-, c'est une élimination de toutes les essentielles caractéristiques distinctives de chaque occurrence métaphorique. Or, comme on verra plus loin, **LA** métaphore, ça n'existe pas !

<sup>2</sup> Les deux attitudes sont donc opposées : tandis que la première va du particulier au général, la seconde fait le chemin inverse.

<sup>3</sup> Pour éviter l'accusation de tautologie que le lecteur pourrait légitimement porter à l'égard de mon entreprise, je ne donnerai qu'une définition minimaliste de la métaphore : « transfert d'un concept (...) dans un autre domaine conceptuel » (Prandi,2002,9).

<sup>4</sup> En somme, le contenu du présent article ne sert qu'à expliciter le plus possible la terminologie usitée dans la grille en question.

## L'A.M.I.

### 1.1.1. La métaphore est-elle un phénomène exclusivement linguistique ?

Longtemps, on a cru que la métaphore était un phénomène exclusivement linguistique. Encore à l'heure actuelle, certains métaphorologues téméraires estiment qu'il n'y a « pas de métaphore ailleurs que dans le langage, sinon précisément par un emploi figuré du mot » (Tamine, 1979,80). Ce point de vue que je qualifierai de *pré-sémiotique* est souvent dénommé *tendance « verbocentrique »* (Eco,1976,84 ; Bonhomme, non daté,3).

Le fait de prendre la *métaphore discursive* comme prototype de la métaphore est probablement une conséquence du fait que le langage verbal est le médium le plus fréquent dans la communication humaine. Toutefois, il ne faut pas prendre la partie pour le tout ! Nombre d'auteurs ont indiqué très clairement que la métaphore ne ressort pas exclusivement de la linguistique.

#### a. Le geste métaphorique

Très souvent, les interactions entre deux personnes ne se limitent pas à l'échange d'un message verbal. Le fait est au moins connu depuis Aristote (+/- 363 a.c.n.). L'importance de ce qu'on appelle le « non verbal » -à défaut d'avoir une appellation positive qui le mériterait pourtant- est de moins en moins négligé par ceux qui s'intéressent au langage humain. De plus en plus, -et bien heureusement- la communication est considérée d'une manière globale, incluant le regard, la posture, la prosodie, et la gestualité (autrement dit le corps).

M. de Fornel (1993) s'est intéressé aux gestes para-verbaux, c'est-à-dire aux gestes accompagnant un discours. Il a observé que certains de ces gestes reprennent simplement le discours (par exemple un mouvement de la main vers le haut pour l'énoncé « on verra émerger un candidat ») tandis que d'autres opèrent un décalage par rapport à l'objet du discours (par exemple « les deux mains font l'action de nettoyer une surface » pendant que le locuteur affirme que « quand un traité existe, il faut qu'il soit *net* par rapport à la constitution » (de Fornel,1993,252)). Ces gestes sont considérés par l'auteur comme métaphoriques parce qu'« il existe une *incongruité sémantique* entre la schématisation conventionnelle du geste et celle de l'expression verbale affiliée » (idem, 251, je souligne car je reviendrai plus tard sur le concept d'*incongruité sémantique*).

#### b. L'accordage affectif

Bien avant le recours à la parole, mère et enfant communiquent leurs affects. Comment s'y prennent-ils ? Dans un premier temps au moyen de l'imitation, et dans un second temps (vers 9 mois) au moyen de l'*accordage affectif*. Ce dernier consiste à reprendre, le plus souvent à travers une autre modalité sensorielle, un affect matérialisé par un mouvement corporel. Par exemple, un nourrisson « jette la tête vers le haut, et avec et par un mouvement brutal et fort du bras se relève partiellement au dessus du sol dans une agitation exubérante. La mère dit 'OUI, cetteeee fille'. Le 'OUI' est prononcé avec force. Il s'élève de façon explosive faisant écho à la violence du mouvement de l'enfant et à sa posture » (Stern,1989,184). L'auteur remarque que certains paramètres (comme l'intensité, le rythme, la durée du mouvement vocal, facial, du bras, etc...) sont reproduits -et surtout échangés au partenaire- à travers une autre modalité sensorielle : « Ce qui est rendu, ce n'est pas en soi le comportement de l'autre personne, mais plutôt un certain aspect du comportement qui reflète l'état émotionnel de la personne » (idem,185).

L'argumentation de l'auteur est la suivante : il s'agit de métaphores en ce sens que la réponse du partenaire est *semblable* au premier comportement mais n'est pas *la même* (en cela l'accordage affectif se distingue de l'imitation). Il y a un rapport analogique entre les deux comportements.

#### c. L'image visuelle et/ou onirique

Il y a quelques semaines, on pouvait trouver dans le *Soir* un dessin de requin où figuraient les traits saillants d'un homme politique belge. On parlera d'une caricature métaphorique.

Freud (1929) observa au début du vingtième siècle que ce genre de représentation visuelle était également à l'œuvre dans les rêves. Il en parlait en termes de *figurabilité*, de *condensation* et de *déplacement*<sup>1</sup>. Plusieurs auteurs prolongeront les recherches freudiennes en la matière (par exemple, Jakobson (1956), Pirard (1980) et Prokhoris (2000)).

---

<sup>1</sup> Jakobson (1956) fera un parallèle entre les processus freudiens (condensation, déplacement) et les processus saussuriens (rapports associatifs, rapports syntagmatiques). La condensation freudienne (mise en parallèle avec les rapports associatifs -ou paradigmatiques-) sera dénommée métaphore ; et le déplacement (en parallèle avec les rapports syntagmatiques) sera dénommé métonymie. La conception de J. Lacan (par exemple 1957) fera fortune grâce à la reprise du rapprochement de Jakobson. Voir Todorov (1977) et Costes (2003) pour une critique constructive du rapprochement opéré par Jakobson et de la reprise de ce rapprochement par Lacan.

De son côté, Barthes (1964) élabore une *rhétorique de l'image* en appliquant notamment le concept de métaphore à l'image publicitaire. D'autres auteurs prendront le relais de ce genre d'analyse (par exemple le groupe  $\mu$  (1967-68), Durand (1970), Klinkenberg<sup>1</sup> (1993,1996), Bonhomme (non daté)).

On a un bel exemple de métaphore visuelle dans une publicité de Belgacom : On voit une grenouille qui traverse une route ; elle se fait écraser : et une voix off dit ceci : « mieux vaut parfois rester où l'on est ; chez Belgacom par exemple »<sup>2</sup>...

#### d. Le jeu symbolique :

Quelques auteurs -dont Winner (1979), Billow (1981), Fourment & co. (1987), Fourment (1986), Franquart-Declercq & Gineste (2001)- se sont penchés sur le phénomène du jeu symbolique chez l'enfant. Ce dernier consiste en gros à *faire comme si* un objet en était un autre. Par exemple, un bout de bois sera pris pour un fusil, une assiette pour un chapeau.

Certains auteurs insistent sur le fait que l'action doit être accompagnée d'un commentaire verbal pour être considérée comme métaphorique (et non simplement comme une « transformation »); Pour d'autres, ce commentaire n'est pas nécessaire. Il n'en reste pas moins que, malgré les difficultés d'analyse métaphorologique de ce type de jeu, le jeu comporte en lui-même la dimension métaphorique, le commentaire (s'il y en a un) venant simplement confirmer ou infirmer cette dimension.

Les auteurs, le plus souvent, estiment qu'il y a jeu symbolique quand une relation analogique est cernable dans la manipulation de l'objet (par exemple, l'enfant qui prend le bout de bois pour un fusil, s'il ne fait pas de commentaire verbal, doit diriger le bout de bois vers quelqu'un, faire pan-pan, etc...).

Toutefois, -et j'en discuterai plus longuement dans le troisième article à venir-, cette attitude rigoureuse de la part du scientifique -parfois nécessaire pour faire des études basées sur la récolte de statistiques- peut s'apparenter à la position d'un rhétoricien moraliste comme Fontanier (1830) qui estimait qu'il y avait un bon emploi et un « mauvais emploi » (p. 189) des métaphores<sup>3</sup>...

Pour résumer, la métaphore est un phénomène sémiologique<sup>4</sup> et donc parfois linguistique, suivant par là F. de Saussure (1915) qui envisageait la linguistique comme une partie de la sémiologie et Eco (1988,141) affirmant qu'« étudiée à propos de la langue verbale en particulier, la métaphore a des airs de scandale pour toute la linguistique, parce qu'elle est en fait un mécanisme sémiotique qui apparaît presque dans tous les systèmes de signes ».

N.B. : A partir d'ici, je vais me concentrer sur un seul des types de métaphores : la *métaphore discursive*. Il ne s'agit pas d'une position idéologique ('Il n'y a que des métaphores discursives') ; La preuve en est que j'ai pu distinguer au moins 4 autres types de métaphores.

La métaphore discursive, par contre, me semble être la plus complexe et la plus diversifiée dans sa forme. Il convient -dans l'optique d'une typologie- de pouvoir l'approcher le plus près possible.

#### 1.1.2. Quelle est la forme lexicale et la fonction grammaticale ?

##### a. Forme lexicale nominale

Il s'agit certainement de la forme la plus courante. Selon la fonction grammaticale du nom, ce type de métaphore comprend les sous-types suivants :

- Métaphore nominale dont la fonction grammaticale est le sujet

Quelques exemples :

---

<sup>1</sup> Cet auteur se montre « extrêmement prudent au moment de comparer les figures iconiques aux figures verbales » (1996,325) ; Il est même « pour l'abandon des termes 'métaphore iconique' » (1993,283). Toutefois, en accord avec Ricoeur (1975) et Eco (1988), il estime que la métaphore constitue « un modèle herméneutique universel » (1993,269). Autant il estime que le phénomène visuel d'«interpénétration de deux objets » (1993,270) -par exemple l'interpénétration du requin et de l'homme politique- n'est pas à proprement parler une métaphore, autant il estime qu'il y a au moins « trois caractéristiques de la figure [qui] invitent à un rapprochement avec la métaphore linguistique [l'intersection sémantique, la substitution, la réversibilité] » (1993,274). L'auteur, en conséquence estime qu'il n'y « a aucun intérêt à fédérer ces variétés de figure [iconiques] sous le pavillon unique de 'métaphore'. Non parce que le transfert de catégories linguistiques serait en soi un manœuvre scandaleuse [ce qui est l'opinion de Tamine, voir ci-dessus]. Mais parce que dans le cas présent ce transfert ne permet pas de rendre compte de la spécificité des phénomènes qu'il prétend éclairer ».

<sup>2</sup> Il s'agit ici d'une *métaphore allégorisante* en ce sens que la métaphore n'apparaît qu'à la fin de la publicité, lorsque la voix off pose une analogie (implicite) entre le destin de la grenouille et le destin de l'affilié de Belgacom qui voudrait changer de société.

<sup>3</sup> Un peu comme si les métaphores dont a usé Breton -par exemple : « Sur le pont la rosée à tête de chatte se berçait » (1924)- n'étaient pas considérées comme des métaphores parce que le métaphorologue n'aurait pas pu isolé un rapport analogique !

<sup>4</sup> « Le savoir que prétend élaborer la sémiotique [ou sémiologie] n'est pas un savoir sur le monde, et sur les signes que celui-ci est susceptible d'émettre à destination des humains, c'est un savoir sur l'homme et sur la forme (non la nature) des effets de sens qu'il s'efforce de mettre en circulation -à l'exclusion des effets de sens qui ne seraient pas socialisés » (Henault,1979,173). J'ajouterai simplement ici que la métaphore ne consiste pas toujours en des « effets de sens socialisés ». Eco (sémiologue pourtant) prend le risque d'affirmer qu'il faut parfois recourir à des « arbres ad hoc », c'est-à-dire à des « associations idiosyncrasiques » (1988,210) pour comprendre ce qui est en jeu -sur le plan sémiologique- dans la métaphore.

'Ce papillon est magnifique' (Énoncé en parlant d'une femme) ;  
'Un ours m'a indiqué le chemin' (Énoncé en parlant d'un homme) ;  
'Cette fenêtre donne vue sur l'esprit'<sup>1</sup> (Énoncé en parlant de la méditation).

Comme l'indiquent les exemples, il y a métaphore nominale référentielle lorsque le lieu de la métaphore est le *sujet grammatical*. Ce type de métaphore est souvent appelé *in absentia* parce que ce à quoi renvoie le nom métaphorique n'est pas inscrit à la surface du discours (Par exemple, le nom « papillon » ne renvoie pas directement à « femme » ; Le renvoi est *implicite*).

- Métaphore nominale dont la fonction grammaticale est l'attribut du sujet

'Cette femme est littéralement un papillon' ;  
'L'homme qui m'a indiqué le chemin est un ours' ;  
'La méditation est une fenêtre donnant une vue sur l'esprit'.

Ici, le lieu de la métaphore est l'*attribut du sujet*, c'est pourquoi on parle de *métaphore prédicative*. Ce type de métaphore est par définition *in praesentia* car ce à quoi renvoie le mot métaphorique est inscrit à la surface du discours (Par exemple, le mot « papillon » renvoie à « cette femme ». Ici, le renvoi est *explicite*)

Il convient de noter que ces deux types de métaphores nominales (référentielle et prédicative) ont le plus souvent été étudiés isolément.

(1) L'attention exclusive à la métaphore nominale référentielle a donné naissance à la « métaphorologie substitutive ». Quelques auteurs représentatifs de ce courant : Aristote (+/- 363 a.c.n.), Fontanier (1830), Jakobson (1956), Genette (1970). Ces derniers estiment que le nom métaphorique remplace un autre nom (absent dans la phrase) auquel il se substitue. De ce point de vue, la métaphore pourrait être paraphrasée sans perte aucune : Par exemple, dans l'exemple 'Ce papillon est magnifique', la métaphore pourrait être paraphrasée par 'cette femme'.

Molino & co. (1979) résumant de manière pertinente les présupposés de la métaphorologie dite substitutive :

- «1) (...) la métaphore ne concerne qu'un mot isolé de son contexte.
- 2) Tout mot est susceptible de deux espèces de sens ; le sens propre et le sens figuré. Le sens propre est immédiatement donné et courant, le sens figuré est second et plus rare (...).
- 3) La métaphore consiste en une substitution : à un terme propre, existant dans la langue (métaphore proprement dite) ou non existant (catachrèse), mais de toute façon virtuellement présent en tant qu'il caractérise ou pourrait caractériser l'entité envisagée, est substitué un terme figuré, qui renvoie à la même entité.
- 4) Cette substitution est fondée sur une relation de ressemblance. Le terme substitué doit être une image, un portrait de l'entité mentionnée. (...)
- 5) Entre le terme propre et le terme figuré il y a équivalence cognitive : le sens visé est le même» (Molino & co., 1979, 21-22<sup>2</sup>).

(2) Par contre, d'autres métaphorologues se sont intéressés exclusivement à la métaphore nominale prédicative. Cela a donné le courant interactionniste. Quelques auteurs : Richards (1936), Black (1962, 1979), Beardsley (1962), Ricoeur (1975).

Molino & co. résumant les présupposés de la métaphorologie interactionniste :

- « 1) La métaphore prend place dans un segment de discours plus étendu que le mot ; même si un ou plusieurs mots constituent le foyer ou le pivot de la métaphore, celle-ci concerne l'ensemble de l'énoncé. (...) .
- 2) Les mots et les propositions n'ont pas de sens propre défini une fois pour toutes qui se distinguerait radicalement du sens figuré. Le sens des mots est contextuel : les mots sont, par nature, polysémiques et ambigus. La métaphore n'est qu'un cas particulier de cette situation générale.
- 3) La métaphore ne consiste pas en une substitution, mais en une interaction ou une tension. Interaction qui n'a pas lieu entre le terme figuré qui constitue le pivot de la métaphore et un terme propre qu'il faudrait rétablir, mais entre le terme figuré et les autres termes présents dans le cadre : dans le cas de la forme canonique « (...) N1 est (...) N2 », l'interaction se produit entre N1 et N2. Cette interaction a comme résultat l'échange et le transfert de significations entre les deux termes : en particulier N1 se voit attribuer des propriétés caractéristiques de N2.
- 4) Cette interaction, loin de se justifier par une ressemblance déjà connue explicitement, fonde une relation entre les deux termes N1 et N2 (...).

<sup>1</sup> Je souligne seulement ici la métaphore nominale en position référentielle, non pas celle logée au sein du verbe.

<sup>2</sup> Les auteurs reprennent dans les grandes lignes un passage de Ricoeur (1975, 65-66).

5) La métaphore a une valeur en même temps émotive, descriptive et cognitive : le rapport dégagé de la métaphore conduit à modifier notre connaissance en opérant une modification de notre catégorisation de l'expérience (...) » (idem,22-23).

La plupart des auteurs estiment que ces deux métaphorologies (substitutive ; interactive) sont opposées. Toutefois une auteure très audacieuse –M. Prandi (1992, 2000, 2002) a entrepris de relever les traits pertinents des deux modèles pour composer un modèle plus global, un modèle typologique justement.

- Métaphore nominale fonctionnant comme *exclamation*

Quelques exemples :

'Tête de bique !'  
'Espèce de gros lard !'  
'Ma petite fleur !'

Ce type de métaphore a très peu été étudié. Toutefois, elle est très fréquente. Comme les exemples que j'ai choisis l'indiquent, il est très souvent utilisée comme injure ou comme sobriquet.

- Métaphore nominale dont la fonction grammaticale est *l'apposition*

Quelques exemples :

'Cette femme, un vrai papillon, est venue hier';  
'Le bûcheron, cet ours, m'a indiqué le chemin';  
'La méditation, cette fenêtre donnant une vue sur l'esprit, se propage en Occident'.

Tamba (1975, 1981) insiste sur le fait que ce qu'on appelle apposition métaphorique constitue toujours une relation entre un pôle propre (ou métaphorisé) et un pôle figuré (métaphorisant). Elle insiste également sur le fait que l'apposition métaphorique est :

(1) soit *in praesentia* : C'est le cas des trois exemples cités ci-dessus ; le nom métaphorique (ou mieux métaphorisant<sup>1</sup> -c'est-à-dire ici 'papillon - ours – fenêtre') est précédé dans la phrase même (ou parfois suivi) du nom qu'il caractérise (nom *métaphorisé*, c'est-à-dire ici 'femme - bûcheron – méditation').

(2) soit *in distantia* : Dans ce cas-ci, le nom métaphorisé n'est pas présent dans la phrase en question mais a été cité dans une phrase précédent ; Il est alors remplacé par un anaphorique (du type : celui-ci, celle-ci, etc...). Par exemple : 'La méditation est une discipline Orientale. Toutefois, depuis quelques décennies, celle-ci, cette fenêtre donnant une vue sur l'esprit, se propage en Occident'.

- Métaphore nominale dont la position syntaxique est telle qu'elle précède *un complément du nom*

Quelques exemples :

'Le cœur de la Belgique est Bruxelles' ;  
'La métaphore est l'or de la rhétorique ;

Ce type de métaphore peut aisément se déplier à la manière *proportionnelle* d'Aristote : Le dépliage du premier exemple pourrait donner ceci : 'Bruxelles est à la Belgique ce que le cœur est à l'être humain ; Et le dépliage du second exemple: 'La métaphore est à la rhétorique ce que l'or est aux minerais'. Quelques auteurs se sont intéressés de près à la métaphore proportionnelle : Aristote (+/- 363 a.c.n.), Perelman (1977), Reboul (1986), Gineste (1997).

- Métaphore nominale dont la fonction grammaticale est *le complément indirect, de lieu, de moyen*

Quelques exemples :

'J'ai demandé à cet escargot de se dépêcher' (compl. indirect) ;  
'Il y deux semaine, Cunégonde a passé ses vacances dans un véritable paradis' (compl. de lieu)  
'Georges est arrivé à l'heure grâce au canoé du XXI ème siècle' (compl. de moyen).

Dans tous ces cas, la métaphore est *in absentia* ou *in distantia* si le nom métaphorisé est inscrit à la surface du discours dans une phrase précédente.

---

<sup>1</sup> J'emprunte cette terminologie à Eco (1988,150), à Lüdi (1991,23) et à Salteri-Cacouros & Tamba (2001,55).

- Métaphore dont le nom est propre

Comme l'indique K. Jonasson, le nom propre métaphorique peut se retrouver dans plusieurs cadres syntaxiques :

Sujet : 'Ce Molière des temps modernes a publié son dernier livre l'année passée' ;

Apposition : 'Umberto Eco, ce Molière des temps modernes, a publié son dernier livre l'année passée' ;

Attribut : 'Umberto Eco est le Molière des temps modernes'.

Le plus souvent, le nom propre métaphorique est précédé d'un déterminant, ce qui marque le fait qu'« au lieu de désigner un particulier [par exemple : la personne de Molière], le Npr [nom propre] dénote maintenant un type ou une catégorie, dont les membres sont interprétés comme portant une certaine ressemblance avec un particulier bien connu, portant le Npr en question » (Jonasson, 1991,64).

- b. Forme lexicale verbale

La métaphore dont la forme lexicale est un verbe est plus compliquée qu'elle n'en a l'air. Comparons ces différents exemples empruntés à Watteau (2001, 68) :

'Les feux d'artifice blessent le ciel' (1) ;

'La lune éclabousse le jardin' (2) ;

Comme l'indique Watteau (2001), ce qui distingue ce type de relation figurée des autres (prédicative, appositive), c'est que la *violation sémantique*<sup>1</sup> n'est pas toujours localisée au même endroit :

(1) Soit elle est localisée entre le verbe et le complément :

Il n'a pas d'absurdité à dire qu'*un feu d'artifice blesse* (ou peut blesser) ; il y a un *twist*, pour reprendre un joli terme de Beardsley (1962)- à partir du moment où le nom 'le ciel' arrive dans la phrase : Le feu d'artifice blesse... le ciel. La métaphore survient donc vers la fin de la phrase, entre le verbe et le complément direct.

(2) Soit elle est localisée entre sujet et le verbe :

Par contre, il y a une absurdité à dire que *la lune éclabousse*, quel que soit le complément direct. Le *twist* -le moment où ça '*distorsionne*'- est beaucoup plus tôt dans la phrase.

On peut schématiser le lieu de la *violation sémantique* comme ceci :

(1) Les feux d'artifice blessent // le ciel.

(2) La lune // éclabousse le jardin.

- c. Forme lexicale adjectivale

L'adjectif métaphorique peut être :

-soit en « dépendance directe » (Tamba,1987,84) d'un nom : en ce cas, il est épithète : Par exemple : 'Jacques, rugissant, claqua violement la porte'.

-soit « médiatisé par un verbe attributif » (idem) : en ce cas, il est attribut : Par exemple : 'La mer, en pleine tempête, était rugissante'.

- d. Forme lexicale adverbiale

L'adverbe caractérise l'action suggérée par le verbe :

Quelques exemples :

'La rivière ruisselait amèrement' ;

'La mer, en pleine tempête, fit furieusement chavirer le navire'.

En conclusion :

(1) Sur le plan grammatical et lexical, il n'y a rien de bien étonnant ! La métaphore prend les mêmes chemins lexicaux et grammaticaux qu'une expression non métaphorique. Toutefois, l'aperçu qui vient d'être

---

<sup>1</sup> Je reviendrai plus loin sur cette notion. Pour l'instant, je dirai seulement que cette *violation sémantique* constitue un déclencheur de l'interprétation figurée. Cette *violation sémantique* correspond à une *rupture isotopique* (voir plus loin) dans l'enchaînement du discours. La violation sémantique est très proche de ce qu'on appelle *l'absurdité* (voir Cohen, 1966).

donné permet de se rendre compte de la *diversité lexicale et grammaticale* des métaphores discursives; diversité parfois niée par certains métaphorologues; je pense en particulier au mouvement cognitiviste -initié par Lakoff & Johnson (1980)- qui fait l'impasse sur le moment proprement linguistique (lexical et grammatical) des métaphores discursives pour directement analyser le réseau conceptuel impliqué par certaines expressions métaphoriques<sup>1</sup>.

Or l'aspect spécifiquement linguistique des métaphores discursives doit être analysé car, comme on va le voir ci-dessous, il permet d'élaborer des distinctions importantes entre différents types de métaphores.

(2) Il n'est plus permis à partir d'ici d'envisager -comme ça a trop souvent été le cas dans le passé- la métaphore à partir du seul mot métaphorique. La métaphore discursive -comme les autres types de métaphores: gestuelles, imagées, etc...- est toujours *une relation*. Les partisans du mouvement interactionniste l'ont bien vu, mais ils se sont trop braqués sur la métaphore prédicative en oubliant les autres possibilités (c'est-à-dire référentielles, appositives, verbales, etc...).

Dans tous les cas, il y a une tension entre un pôle propre, caractérisé, métaphorisé et un pôle figuré, caractérisant, métaphorisant. *La tension est la métaphore même*. Ne prendre en compte que le terme métaphorisant, c'est littéralement amputer le phénomène de la métaphore. Tamine<sup>2</sup> le dit bien: « La notion de métaphore déborde ainsi le terme métaphorique lui-même, et s'élargit à cette unité plus vaste que constitue l'union de deux termes propre [c'est-à-dire métaphorisé] et métaphorique [c'est-à-dire métaphorisant] dans une configuration syntaxique donnée. Dans les exemples suivants:

a. « Le ciel est un dé à coudre » (Eluard)

b. « Trop de tentations malgré moi me caressent » (Apolinaire),

la métaphore n'est pas en a) *un dé à coudre* et en b) *caressent*, car les termes propres *ciel* et *tentations* y sont également importants » (Tamine, 1979, 65).

Quel que soit le cadre syntaxique donné, il y a toujours une interaction:

Dans la métaphore nominale, un nom interagit avec un autre nom (ou un verbe).

Dans la métaphore verbale, un verbe interagit avec un nom.

Dans la métaphore adjectivale, un adjectif interagit avec un nom.

Dans la métaphore adverbiale, un adverbe interagit avec un verbe.

C'est ce qui autorise Jongen (1980) à affirmer qu'« aucun mot n'est métaphorique en soi » et ce qui m'autorise à affirmer que tout mot -interagissant avec un autre- peut être métaphorisé ou métaphorisant. Il n'y a pas d'exception à la règle; et c'est ce qui fait de la métaphore la reine des figures. Dans la paire métaphorique, il y a toujours un terme (ou un ensemble de termes) qui représente « le point d'ancrage référentiel » (Tamba, 1981, 73), c'est-à-dire le *thème* du discours, *ce dont on parle*, et un autre terme qui caractérise ou « détermine » (pour reprendre l'expression de Tamba) ce point d'ancrage. Ce point d'ancrage de la métaphore, le plus souvent, il peut être pointé du doigt. Dans l'exemple déjà cité 'cette femme est un vrai papillon', ce qui sera montré du doigt ne sera pas un papillon, mais la femme. 'Cette femme' constitue donc ce qui est *caractérisé* (métaphorisé) par le papillon (le *caractérisant* ou *métaphorisant*).

Tableau récapitulatif:

Toute métaphore consiste en une tension entre:	
Un pôle propre	un pôle figuré
caractérisé	caractérisant
déterminé	déterminant
métaphorisé	métaphorisant

### 1.1.3. Deux moments dans la réception d'une métaphore

#### a. La distorsion métaphorique

D'un point de vue sémantique, ce qui caractérise le premier moment dans la réception de la métaphore discursive -pour un très grand nombre d'auteurs- est:

Un *éloignement de l'expression simple et commune* (Fontanier, 1830, 64), une *anomalie sémantique* (Todorov, 66, 100), une *déviat[i]on sémantique par rapport à la norme du français moderne* (Schifko, 1988, 17), une *incompatibilité sémantique* (Le Guern, 1973, 16; Tamine, 1979, 65), un *heurt sémantique* (Molino & co.,

<sup>1</sup> Prandi (1999, 190) critique ce genre d'analyse purement conceptuelle de la métaphore qui fait l'impasse sur l'analyse de la mise en forme spécifiquement linguistique du conflit conceptuel entre métaphorisé et métaphorisant.

<sup>2</sup> D'autres auteurs ont insisté sur ce fait capital: Black (1962), Ricoeur (1975), Molino & co. (1979), Jongen (1980), Tamba (1981), Prandi (1992).

1979,30), un *court-circuit* (Eco,1973,35), un *écartèlement sémantique* (Dubucs & Meyer,1987,72), une *distance sémantique plus ou moins grande entre métaphorisant et métaphorisé* (Eco,1988,170), une *incongruité* (une « mise en relation de deux termes incompatibles » (Prandi,1992,31), une *impertinence sémantique* (Cohen,1966,122), une *défectuosité* (Searle,1979,153), une *incongruence sémantique* (Lüdi,1991,25), une *altération sémantique* (Salteri-Cacouros & Tamba, 2001,63), un *emploi catégoriel indu* ou une *catégorisation non conventionnelle* [ou *inconvenante*] (Kleiber,1999,132; 1993,207; 1994,55), une *relative déviance catégorielle* (Nyckees, 2000, 117), une *application 'anormale'* (Jonasson, 1991,74), une *attribution insolite* (Ricoeur,1975,252), une *déstabilisation du langage* (Costes,2003,175), une *structuration disjonctive* (Klinkenberg,1996,278), une *sorte de conflit* (Beardsley,1962,298), une *allotopie* ou une *rupture isotopique* (Rastier,1994,99 ; Groupe  $\mu$ , 1977,75), une *incohérence conceptuelle* (Prandi,1992,206 ; 2002,16).

Toutes les expressions<sup>1</sup> relevées ci-dessus -malgré leurs différences qu'il faudrait un jour étudier- peuvent se rapporter de près ou de loin à la notion d'*allotopie*. Cette dernière est le pendant de la notion d'*isotopie* élaboré par Greimas (1966) dans le cadre de sa sémantique componentielle.

L'auteur s'inspire de la structure oppositive des deux faces du langage que le célèbre linguiste genevois a articulé : Souvenons-nous que F. de Saussure, au début du 20<sup>ème</sup> siècle, bousculait la linguistique en affirmant que « le mécanisme linguistique roule tout entier sur des identités et des différences » (1915,151). Tant sur le plan du signifiant<sup>2</sup> que sur le plan du signifié<sup>3</sup>.

A. Greimas en conclura que tout *sémème* (ce que de Saussure (1915) nommait *signifié*) est « une collection sémique » (1966,35), c'est-à-dire « un ensemble<sup>4</sup> de sèmes reliés entre eux par des relations hiérarchiques » (1966,36). Les sèmes constituent « la structure élémentaire de la signification », comme les phonèmes constituaient pour de Saussure la structure élémentaire du signifiant.

Un sémème est « la combinaison du noyau sémique et des sèmes contextuels » (Greimas,1966,50) :

- le noyau sémique est le « minimum sémique permanent » (idem,44) ;
- les *sèmes contextuels* (appelés *classèmes*) sont les sèmes qui varient selon l'emploi du lexème.

L'auteur prend l'exemple suivant : « Le chien aboie ».

(1) Le noyau sémique du sémème /chien/ est avant tout composé du sème 'animalité' (opposé par exemple à celui d' 'humanité', etc...) ; les classèmes sont difficiles à dénombrer ; on notera par exemple 'pouvant mordre', 'affectueux', 'tenus en laisse', etc...

(2) Le sémème /aboie/ comprend un noyau sémique (peu importe ici les éléments du noyau sémique, on retiendra seulement 'une sorte de cri effectué par un animal', opposé au cri effectué par un humain) ; les classèmes seront par exemple 'cri dont l'agent est un chien', 'un renard', 'un chacal', etc...

A partir d'ici, il devient possible de définir l'*isotopie* : « un message ou séquence quelconques du discours ne peuvent être considérés comme isotopes que s'ils possèdent un ou plusieurs classèmes en commun ». Cela signifie qu'il n'y a pas d' « incompatibilité » sémique (Greimas,1966,52) entre 'chien' et 'aboie' ; ils constituent une isotopie.

Par contre, si, lors d'une discussion sur un commissaire de police, un locuteur se met à dire : « le commissaire aboie », il y aura incompatibilité sémique. En effet, le sémème 'commissaire' n'est pas composé du classème 'pouvant aboyer' ; plus, il s'y oppose. Il y a dès lors une rupture isotopique ; l'interlocuteur est face à une absurdité (Cohen,1966). Une contradiction apparaît : La résolution de cette absurdité constitue à proprement parler la métaphore (voir ci-dessous *la réduction de l'absurdité*).

Le Guern (1973) ira dans le même sens que Greimas : « La métaphore (...) apparaît immédiatement comme étrangère à l'isotopie d'une texte où elle est insérée » (Le Guern,1973,16). C'est cette *dissonance* avec le reste du discours qui amène l'interlocuteur à se dire « là, il y a métaphore ». Toutefois, à ce moment précis, l'interlocuteur n'a pas encore réduit l'absurdité ; La métaphore est encore non-sens : il a simplement identifié la métaphore, il lui reste le gros du travail : la comprendre. Comme dit Le Guern (1973,16), « l'incompatibilité sémantique joue un rôle de signal » (idem) de métaphoricité.

Bonhomme (1987) reprendra cette hypothèse. Il dénomme *cotopie* ce qui « découpe des blocs homogènes et structurés à l'intérieur (...) [d'une] langue, engendrant chaque fois autant de micro-univers discursifs. (...) La cotopie délimite des ensembles sémantico-référentiels constitués d'un topos (ou d'un

<sup>1</sup> Il convient de noter que la plupart de ces notions sont métaphoriques !

<sup>2</sup> « Ce qui importe dans le mot, ce n'est pas le son lui-même, mais les différences phoniques qui permettent de distinguer ce mot de tous les autres » (1915,163). Par exemple les mots /grand/, /gris/, /gros/, /gras/ se distinguent par un *trait oppositionnel* qu'est le phonème.

<sup>3</sup> « [Les concepts] sont purement différentiels, définis non pas par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système » (1915,62). Par exemple, le concept 'petit' est opposé au concept 'grand', etc...

<sup>4</sup> Greimas affirme que tout sémème est constitué « d'un nombre limité de sèmes » (1966,68) ; il affirme cela en se basant sur un parallèle -A. Hénault parlera d'une métaphore (1979,57)- entre le trait phonologique différentiel saussurien et le *trait* sémantique (ou sème). Cela sera fortement critiqué notamment par Ricoeur (1975) et Molino & co. (1979).

thème) de base autour duquel s'agglutinent des polarités lexicales qui sont compatibles<sup>1</sup> à la fois avec le topos et entre elles » (Bonhomme,1987,43-44).

C'est à partir de cette notion de cotopie que l'auteur distingue la métonymie de la métaphore. En bref, la métonymie est « la violation des relations logico-référentielles incluses dans une cotopie » (idem,49). Par exemple, dire 'Hier, Rome a rencontré Washington', c'est substituer un représentant canonique de Rome à la ville dans laquelle il est implanté depuis des siècles. La métonymie a quelque chose de la métaphore (dans son caractère substitutif), mais en règle générale elle est beaucoup moins puissante : L'espace de jeu de la métonymie est beaucoup moins vaste que l'espace de jeu métaphorique. En effet, la métaphore est fondée sur une « rupture cotopique », c'est-à-dire sur une « jonction allotopique » (idem,50). « Quand la puissance de la métonymie est freinée par le cadre cotopique, celle de la métaphore est infinie, du fait que les circuits allotopiques sont inépuisables » (idem). Pour reprendre l'exemple de l'auteur, rien empêche de dire du pape qu'il est un magicien, un lion, un phare. La métonymie reste « toujours dans le MÊME, ne franchissant jamais les frontières de l'altérité à partir desquelles débute la métamorphose stricte » (idem,195).

La cotopie est un « paysage » (idem,197) délimité par une contiguïté phénoménale. Nommer le Pape 'Rome', c'est le laisser dans le même paysage ; Par contre l'allotopie joue de plusieurs paysages : Il suffit de dire du pape qu'il est un lion pour le télétransporter dans un autre paysage (la cotopie /jungle/ ; ou bien de dire du pape qu'il est un magicien pour le télétransporter dans le paysage cotopique /féerie/.

Toutefois, les limites entre métaphore et métonymie ne sont pas toujours aussi tranchées. Bonhomme fait bien de préciser que l'espace cotopique constitue un « ensemble flou » (idem,301). En effet, dire 'le pape est un lion' est un métaphore puisqu'il y a confrontation de deux cotopies qui n'ont rien à voir l'une l'autre. « Mais il aurait suffi que tel pape possédât effectivement un lion au Vatican pour que l'assimilation devînt cotopique et donc métonymique » (idem,301). J'irai personnellement plus loin en soulignant que la distinction entre métonymie et métaphore doit non seulement prendre en considération les relations logico-référentielles *socialisées* (*communes*<sup>2</sup> ou *sociolectales*) mais aussi les relations *idiosyncrasiques* (ou *idiolectales*). Pour repartir de l'exemple de Bonhomme (1987), si, dans ma chambre, j'ai la photo d'un pape à côté d'un poster d'un lion, et que je dénomme ce pape 'Lion' par contiguïté (avec beaucoup d'humour...), il s'agira d'une connexion métonymique entre /pape/ et /Lion/ étant donné qu'ils sont juste l'un à côté de l'autre dans ma chambre ; ils sont dans un même espace cotopique matérialisé ici par ma chambre<sup>3</sup>. Je ne serai pas compris par les autres quand j'appellerai le pape en question 'Lion' si je le vois à la télé ; Mais ça ne change rien au processus en jeu. Il faudrait donc parler ici d'une *métonymie idiolectale*.

#### b. La réduction de l'absurdité

La distinction entre métaphore et métonymie faite, il reste à revenir sur les deux moments de la réception d'une métaphore : (1) identification ; (2) compréhension :

(1) Comme il a été écrit ci-dessus, l'identification est le résultat d'une rupture allotopique, d'une confrontation explicite (in praesentia) ou implicite (in absentia) de deux paysages cotopiques, le premier étant le *thème* du discours et le second ce qui caractérise ce thème (certains auteurs parlent de *phore*). A ce moment précis, la métaphore est encore irruption d'un non-sens, d'une absurdité au sein d'un discours cohérent.

(2) La compréhension de la métaphore est un processus très complexe qui pourtant est très rapide ! En gros, il s'agit de rendre à nouveau cohérent le discours qui a été infiltré par un « intrus » allotopique.

Le Guern (1973) proposera, en continuité avec les hypothèses sémantiques de Greimas (1966), des opérations logiques de la résolution de l'absurdité sémantique provoquée par l'incompatibilité classémique entre les deux sémèmes impliqués dans la distorsion métaphorique.

Avec l'aide d'un unique exemple ('Pierre est un escargot'), je vais indiquer ci-dessous ces opérations.

Contexte extra-linguistique<sup>4</sup> de cet énoncé métaphorique: Je suis avec Claudine. Il est 15 heures. On doit aller, avec Pierre, faire des courses. Ce dernier, à qui j'avais pourtant donné rendez-vous à 14h, n'est toujours pas là. Je dis à Claudine -qui ne connaît pas Pierre et qui s'impatiente- : « Pierre est un escargot ! ».

Étant donné que Claudine a la ferme conviction que Pierre n'est pas un escargot à proprement parler, elle doit modifier « l'organisation sémique » (Le Guern,1973,14) de chacun des deux sémèmes (/Pierre/ et /escargot/) pour pallier à l'absurdité sémantique première de l'énoncé métaphorique.

<sup>1</sup> Prenant l'exemple de la cotopie /pape/, l'auteur caractérise la cotopie par un test essentiellement négatif : « la cotopie est soudée négativement par tout ce qu'elle exclut, ses limites commençant avec les termes disjonctifs qu'elle écarte à sa périphérie : la cotopie papale se singularise par rapport aux pôles locaux (comme 'Niamey'), objectaux (comme 'tracteur'), actanciels (comme 'aller sur la lune') ou humains (comme 'moufti') qu'elle ne peut en aucun cas contenir. Ce sont de semblables tests d'exclusion qui fournissent le plus sûr moyen pour discerner une cotopie » (Bonhomme,1987,43-44) .

<sup>2</sup> En référence aux « lieux communs » de Black (1962).

<sup>3</sup> Par contre mon interlocuteur -s'il n'a jamais mis les pieds dans ma chambre- serait très certainement tenté d'y entendre une métaphore...

<sup>4</sup> Il importe de préciser le contexte extralinguistique d'un énoncé métaphorique car il entretient un rapport direct avec l'orientation de la compréhension de la métaphore. Voir plus loin.

Avant d'analyser ici la modification de l'organisation sémique des deux sémèmes, il faut pouvoir analyser l'organisation sémique avant l'énonciation de la métaphore. Cette analyse de l'organisation sémique du mot 'escargot' consiste avant tout en un dénombrement des sèmes que Claudine associe à 'escargot' indépendamment de tout contexte. Toutefois, imaginer la somme des sèmes que Claudine inclut dans le sémème /escargot/ pose des problèmes théoriques interminables...

Pour faciliter la chose, imaginons que le sémème /escargot/ correspond à la réponse d'un test<sup>1</sup> que j'aurais fait avec Claudine.

A présent, on peut analyser la modification sémique des deux sémèmes. Il est très probable que Claudine, en vue de comprendre la métaphore, va d'abord *piocher* dans ce *tas* -hétérogène et non clos sur lui-même, contrairement à ce que suggère la théorie componentielle- que constitue la somme des sèmes pour sélectionner<sup>2</sup> un sème de /escargot/ et l'appliquer au sémème /Pierre/<sup>3</sup> en s'aidant du contexte de l'énoncé et du contexte extralinguistique. Autrement dit, Claudine va occulter ou « négliger » (Le Guern,1973,19) tous les éléments de signification incompatibles avec le reste de l'énoncé et avec le contexte extralinguistique<sup>4</sup> qui pourraient s'associer au signifiant 'Pierre' pour ne garder que le sème 'lenteur' –compatible et cohérent avec le thème du discours- et l'appliquer à 'Pierre'<sup>5</sup> (Ce sème isolé est dénommé *tertium comparationis* par Le Guern (1973)). Le résultat de cette opération est que Pierre (en tant que sémème) n'est plus tout à fait comme avant ; il s'est en quelque sorte métamorphosé ; S'il n'est pas devenu un escargot (si ça avait été le cas, il ne s'agirait pas d'une métaphore mais d'une fiction), il a tout de même gardé quelque chose de l'escargot...

---

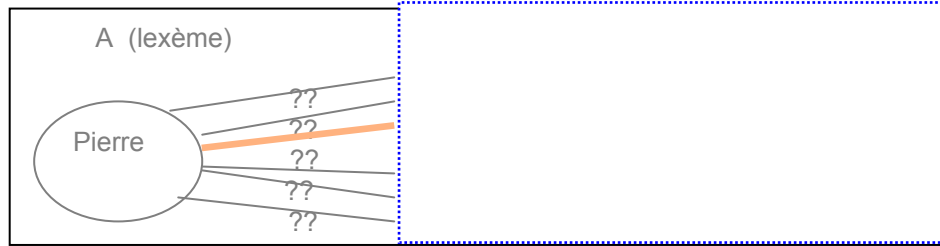
<sup>1</sup> Le test est le suivant : Je lui demande de me dire comment elle définirait le mieux possible un 'escargot' et à quoi elle associe ce terme, indépendamment d'un contexte particulier. Les réponses qu'elles me donnent sont représentées sur le schéma ci-dessous entre A et B.

<sup>2</sup> Important : ce n'est pas parce qu'il y a cette *isolation* que celui qui reçoit la métaphore (l'interprétant) ressent « l'appauvrissement qu'implique le passage par 'l'étroite passerelle de l'intersection sémique' » (Ricoeur,1975,210). Au contraire, l'interprétant « ressent un effet d'élargissement, d'ouverture, d'amplification » (idem).

<sup>3</sup> En ce qui concerne les sèmes de 'Pierre', j'ai facilité -simplifié- la chose dans mon exemple fictif car Claudine ne connaît pas Pierre et n'en jamais entendu parler. Elle ne peut donc pas le définir et son nom ne lui évoque rien (sinon le sème 'inconnu'...).

<sup>4</sup> Il est évident que si le contexte extralinguistique avait été différent, la sélection sémique aurait été différente également. Par exemple, si Claudine avait su que Pierre est quelqu'un de très réservé, elle aurait pu sélectionner le *trait* sémique 'coquille' ; Ou bien encore, si Claudine avait su que Pierre est quelqu'un qui sent très fort les choses intuitivement, elle aurait pu sélectionner le sème 'antenne', etc...

<sup>5</sup> Si Claudine avait connu Pierre, elle aurait aussi pu occulter tous les sèmes de 'Pierre' à l'exception de celui (ou ceux) qui est (sont) compatible(s) avec 'Escargot' et le contexte extralinguistique : le fait que Pierre n'arrive pas, qu'il est en retard.

Schéma<sup>1</sup> du résultat du processus de compréhension de la métaphore 'Pierre est un escargot' :

Toutefois, contrairement à ce que prétend la sémantique componentielle, il ne faut pas croire que la compréhension d'une métaphore se réduit à la trouvaille d'un **unique tertium comparationis** (c'est-à-dire une seule intersection sémique ; par exemple 'lenteur') valant pour **tous** les interprétants **quelques soient** les contextes extralinguistiques. Il est nécessaire de souligner la « possibilité indéfinie de trouver de nouveaux sèmes communs » (Molino & co., 1979, 30) et la variabilité interpersonnelle (et intra-personnelle) au sujet de la compréhension d'une métaphore<sup>2</sup> ! Ayons toujours en tête que la métaphore, contrairement à la métonymie, participe de la « sémiosis illimitée » (Eco, 1984, 187) ; qu'elle « naît d'une agitation interne à la sémiosis » (Eco, 1973, 44).

Autrement dit, on peut envisager la métaphore par le biais de la sémantique, mais alors une « sémantique de l'assimilation par le sujet » (Molino & co., 1979, 33). ; Car les liaisons sémantiques qui surviennent lors du « travail de la ressemblance » (Ricoeur, 1975, 221-272) sont sans « relation préalable » (Tamine, 1979, 65) ; Chacun, suivant ses ressources cognitivo-affectives, les crée : « La perception de la métaphore est (...) variable d'un individu à un autre : elle se fonde sur la totalité du *réseau* cognitif de chacun » (Molino & co., 1979, 33). Je laisse le mot de la fin à Eco (1984, 187) : « Il n'existe pas d'algorithme pour la métaphore ».

#### 1.1.4. La distance catégorielle

On a vu précédemment que la métaphore consiste à rapprocher deux cotopies qui -à première vue- n'ont rien en commun. Par exemple, dans la métaphore 'ce canari est un spaghetti', on rapproche la cotopie /animal/ avec la cotopie /nourriture/. Quelques auteurs se sont intéressés à l'étude de la distance sémantique entre la cotopie métaphorisante et la cotopie métaphorisée. Pour ce faire, deux notions sont importantes :

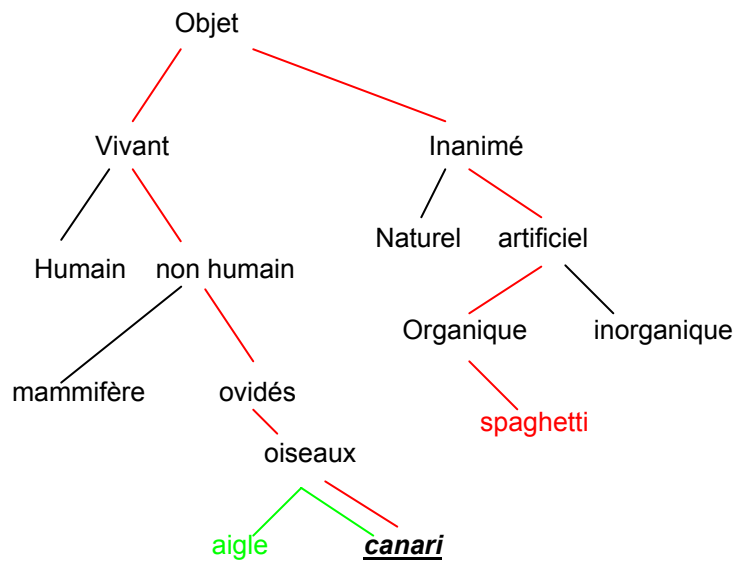
- l'hyponymie : Si j'appelle ce canari que je vois au loin 'un oiseau', on parlera d'hyponymie. Celle-ci « permet de définir un terme superordonné par une démarche d'abstraction. (...) On réunit plusieurs classes d'un degré inférieur en une seule plus générale, obtenue en effaçant les traits distinctifs » (Tamba, 1999, 215).

- l'hyponymie : Si j'appelle ce canari que je vois au loin 'un canari à pattes vertes du Cameroun', on parlera d'hyponymie. Celle-ci « définit un terme subordonné par une démarche de spécification. (...) On divise une classe en plusieurs sous-classes, par adjonction d'un trait différentiateur et d'une dénomination spécifique » (idem).

<sup>1</sup> Un des problèmes que pose ce genre de schéma pourrait être qu'il ne permet pas de rendre compte du mouvement de la « danse des étiquettes » sémantiques (Ricoeur, 1975, 301), c'est-à-dire des sèmes. Ce schéma omet le « va-et-vient herméneutique tout à fait passionnant » de la danse sémique (Eco, 1984, 151).

<sup>2</sup> La question de la variabilité interpersonnelle dans la compréhension des métaphores n'a été, à ma connaissance, que très peu étudiée (A l'exception de la recherche de P. Schifko, 1988).

Si effectivement la métaphore est « une procédure de catégorisation non conventionnelle, dans la proclamation d'appartenance d'une occurrence à, ou d'inclusion d'une classe dans, une catégorie à laquelle elle n'appartient normalement pas » (Kleiber, 1994, 54), il convient de pouvoir schématiser ce *rapprochement* (ou cette *assimilation*) *catégoriel(le)*. Je propose pour ce faire d'utiliser un arbre *ad hoc*<sup>1</sup> :



Comparons approximativement la distance catégorielle entre les deux métaphores suivantes :

- 'Ce canari est un vrai spaghetti'.

La distance catégorielle entre 'canari' et 'spaghetti' est importante : Il faut passer par un grand nombre<sup>2</sup> de nœuds pour relier les deux termes. Et surtout, il faut passer de la catégorie /vivant/ à la catégorie /Inanimé/, ce qui, au niveau de l'interprétation de la métaphore, provoque souvent « un sentiment de fusion qui efface les barrières entre le monde animé et le monde inanimé » (Prandi, 1992, 197).

- 'Ce canari est un vrai aigle'.

Dans ce cas-ci par contre, la distance est très courte. Il suffit de monter jusque /oiseau/ et de descendre jusque l'autre terme. Ici l'interlocuteur est susceptible de considérer la métaphore comme une erreur catégorielle, le métaphorisant et le métaphorisé étant à proximité l'un de l'autre (il est par contre plus difficile de confondre un canari avec un spaghetti).

#### 1.1.5. De l'explicite à l'implicite

Genette (1970) a établi une grille qui permet des distinctions intéressantes. Cette grille trace une sorte de continuum entre les métaphores les plus explicites (a.) et les métaphores les plus implicites (f.) :

##### a. Comparaison motivée

Exemple : 'Mon amour brûle comme une flamme'.

Ce type de métaphore correspond à ce que Le Guern (1973) nomme la *similitudo*<sup>3</sup> à *tertium comparationis* (ou sème isolé) apparent. Elle a les caractéristiques suivantes :

- Elle est *in praesentia*, c'est-à-dire que le métaphorisant (flamme) et le métaphorisé (amour) sont explicites dans l'énoncé ;

- Le *tertium comparationis* est explicite. Autrement dit, il est mentionné que le lien analogique entre /l'amour/ et /la flamme/ se fait par l'intermédiaire de /la chaleur/ (impliquée directement dans 'brûle'). En ce sens, la métaphore est *motivée*. Cette caractéristique fait de ce type de métaphore « la plus limitée dans sa portée analogique, puisqu'un seul sème commun (chaleur) est retenu comme motif, parmi d'autres (*lumière*,

<sup>1</sup> Tel qu'il est utilisé par U. Eco (1984).

<sup>2</sup> Ne nous arrêtons pas sur le nombre exact... il sera de toute façon arbitraire !

<sup>3</sup> Le mot 'comparaison' recouvre deux choses très différentes : La *similitudo* et la *comparatio* : La première « sert à exprimer un jugement qualitatif, en faisant intervenir dans le déroulement de l'énoncé l'être, l'objet, l'action ou l'état qui comporte à un degré éminent ou tout au moins remarquable la qualité ou la caractéristique qu'il importe de mettre en valeur » (Le Guern, 1973, 52) ; Par contre, la *comparatio* est « caractérisée par le fait qu'elle fait intervenir un élément d'appréciation quantitative » (idem). Par exemple, 'Jean est plus bête que Paul' est une *comparatio*, tandis que 'Jean est plus bête qu'un âne' est une *similitudo*. Il en découle que si la métaphore a quelque rapport avec la comparaison, c'est par le biais de la *similitudo*.

*légèreté, mobilité* [etc...]» (Genette,1970,164). Cette contrainte interprétative facilite grandement la compréhension de la métaphore, mais c'est bien sûr au dépend d'une autre interprétation de la métaphore ;  
- Présence d'un modalisateur ('comme'). C'est ce dernier qui sert de *pivot* formel entre le métaphorisant et le métaphorisé.

b. Comparaison non motivée

Exemple : 'Mon amour ressemble à un flamme'.

Ce type de métaphore correspond à une *similitudo* dont le *tertium comparationis* n'est pas précisé à la surface du discours. Ses caractéristiques sont les suivantes :

- Elle est *in praesentia*, c'est-à-dire que le métaphorisant (flamme) et le métaphorisé (amour) sont explicites dans l'énoncé ;
- Le *tertium comparationis* est implicite. Il n'est pas précisé en quoi l'amour ressemble à une flamme. La métaphore n'est donc pas motivée. Cela laisse libre court à l'imagination de l'interlocuteur.
- Présence d'un modalisateur ('ressemble à'). Ce dernier sert de *pivot* formel entre le métaphorisant et le métaphorisé.

c. Assimilation motivée

Exemple : 'Mon amour est une flamme ardente'.

La distinction majeure entre la comparaison (*similitudo*) et l'assimilation est que la première dispose de modalisateurs formels ('comme', 'ressemble à', etc...) tandis que la seconde opère un raccourci.

Les caractéristiques de ce type de métaphore sont les suivantes :

- Elle est *in praesentia*, c'est-à-dire que le métaphorisant (flamme) et le métaphorisé (amour) sont explicites dans l'énoncé ;
- Le *tertium comparationis* est explicite. Autrement dit, il est mentionné que le lien analogique entre /l'amour/ et /la flamme/ se fait par l'intermédiaire de /ardent/.
- Absence de modalisateur comparatif. Le pivot formel entre métaphorisant et métaphorisé est le verbe /est/.

d. Assimilation non motivée

Par exemple : 'Mon amour est une flamme'.

Apparaît ici le type de métaphore le plus dangereux (lorsqu'il se trouve par exemple dans un ouvrage scientifique) car (1) il n'est pas instrumenté par un modalisateur comparatif et (2) le *tertium comparationis* est absent. En conséquence, la métaphore nominale peut apparaître comme une *définition*<sup>1</sup> (ce qu'elle n'est jamais !). J'y reviendrai en long et en large dans mon prochain article qui traitera du statut de la métaphore dans le discours des sciences humaines.

Les caractéristiques de ce type de métaphore sont les suivantes :

- Elle est *in praesentia*, c'est-à-dire que le métaphorisant (flamme) et le métaphorisé (amour) sont explicites dans l'énoncé ;
- Le *tertium comparationis* est implicite. Autrement dit, il n'est pas précisé en quoi l'amour ressemble à une flamme. C'est à l'interlocuteur de le deviner ; le contexte linguistique (les phrases précédentes dans le discours) et le contexte extralinguistique (la situation énonciative) l'aident souvent beaucoup dans l'orientation de son interprétation.
- Absence de modalisateur comparatif. Le pivot formel entre métaphorisant et métaphorisé est le verbe /est/.

e. Assimilation motivée sans comparé

Exemple : 'Mon ardente flamme'.

Les caractéristiques de ce type de métaphore sont les suivantes :

- Elle est *in absentia*, c'est-à-dire que le métaphorisé (amour) n'est pas explicité dans l'énoncé ;
- Le *tertium comparationis* est explicite.
- Absence de modalisateur comparatif.

f. Assimilation non motivée sans comparé

---

<sup>1</sup> Par exemple la *pseudo-définition* de l'individu que donne Freud : « Un individu est selon nous un ça psychique (...) » (Freud,1923,236).

Exemple : 'Ma flamme'.

Les caractéristiques de ce type de métaphore sont les suivantes :

- Elle est *in absentia*, c'est-à-dire que le métaphorisé (amour) n'est pas explicité dans l'énoncé ;
- Le *tertium comparationis* est implicite.
- Absence de modalisateur comparatif.

Les deux derniers types de métaphores sont celles qui -dans certains contextes- s'apparentent le plus à des énigmes. A quoi renvoie /flamme/ ? Quel est le rapport entre flamme et /?/ ?

C'est la forme la plus courante des sobriquets (ma flamme !, ma fleur !, etc...) et des injures métaphoriques (Poubelle ! Tête de loque !, etc...) et celle qu'on rencontre le moins dans les discours scientifiques.

Il reste à rajouter que chacun des types vus ci-dessus peut être subdivisé en deux selon qu'il y a présence ou non d'un *indice linguistique de métaphoricité* : 'une sorte de', '(une) espèce de', 'un vrai', 'littéralement', etc...

#### 1.1.6. De l'hapax à la lexicalisation

F. de Saussure a établi une distinction capitale pour l'étude de la métaphore, celle entre (1) la *langue* et (2) la *parole*.

(1) La langue est « sociale dans son essence et indépendante de l'individu » (de Saussure,1915,37) ; elle « existe dans la collectivité sous la forme d'une somme d'empreintes déposées dans chaque cerveau, à peu près comme un dictionnaire dont tous les exemplaires, identiques, seraient répartis entre les individus ; C'est donc quelque chose qui est dans chacun d'eux, tout en étant commun à tous et placé en dehors de la volonté des dépositaires » (idem,38)

(2) La parole « a pour objet la partie individuelle du langage » (idem,37); « il n'y a rien de collectif dans la parole, les manifestations en sont individuelles et momentanées » (idem,38).

Toutefois, langue et parole sont en « interdépendance » (idem,37). En effet, sans la langue, l'individu ne peut pas s'exprimer singulièrement ; et sans la parole, la langue n'est qu'une abstraction. Langue et parole peuvent être considérés comme deux pôles du langage :



La métaphore n'échappe pas à la distinction saussurienne. Nombre d'auteurs parlent de métaphores *vives*, *endormies*, *éteintes*, *mortes*, etc... Toutefois, en cette matière, les choses sont plus compliquées qu'elles n'en ont l'air. En effet, il n'y a pas de métaphore *vive* ou *morte* une fois pour toutes.

- D'abord parce que la langue évolue ; autrement dit, ce qui a été considéré à un moment de l'histoire d'une langue comme une métaphore vive ne l'est plus à un autre moment (Par exemple, on a du regarder bizarrement la première personne qui a parlé du 'pied de la table' ; alors qu'aujourd'hui, cette métaphore ne provoque plus un sentiment allotopique).

- Ensuite parce que « une métaphore encore vivante pour un locuteur peut être totalement morte pour un autre » (Picoche & Honeste,1994,123) (Par exemple, un enfant qui n'a jamais entendu parler du 'pied de la table' va éprouver un sentiment allotopique, alors qu'un adulte qui a déjà entendu une centaine de fois cette expression dans sa vie n'éprouvera plus ce sentiment). Ceci ne doit pas faire oublier ce fait essentiel que pour un locuteur particulier à un moment donné, une métaphore est soit vive ou lexicalisée.

Tout ceci démontre « le caractère trop sommaire de la dichotomie traditionnelle entre *métaphores éteintes* (conventionnelles) et *métaphores vives* (créatrices) » (Nyckees,2000,133). En conséquence de cet état de fait, Nyckees établit donc deux « pôles théoriques » (idem) entre lesquels s'établit « une échelle de l'innovation métaphorique »<sup>2</sup>. En somme, les deux pôles de l'auteur sont des synonymes des deux pôles saussuriens (Langue - Parole) :

<sup>1</sup> Il est encore trop tôt pour enclencher la discussion sur l'idiolecte, mais je puis déjà affirmer mon désaccord avec Jakobson (1956,54-55) qui nie l'existence du « mode de parler singulier » : « En parlant à un nouvel interlocuteur, chacun essaye toujours, délibérément ou involontairement, de se découvrir un vocabulaire commun : soit pour plaire, soit simplement pour se faire comprendre, soit enfin pour se débarrasser de lui, on emploie les termes du destinataire. La propriété privée, dans le domaine du langage, ça n'existe pas : tout est socialisé. (...) L'idiolecte n'est donc, en fin de compte, qu'une fiction quelque peu perverse ».

<sup>2</sup> Toutefois, l'auteur ajoute cette remarque : « la complexité des faits langagiers rend peut-être impossible toute mesure absolument rigoureuse et objective du degré d'innovation » (Nyckees,2000,134).

Il envisage « un degré zéro de métaphoricité » (idem) et à l'autre extrême un « degré extrême de métaphoricité ». Je ne rentrerai pas dans le détail de son échelle, toutefois, je peux dire qu'elle établit quelques distinctions intéressantes :

- A la pointe de l'extrême métaphoricité, on trouve les métaphores faisant éprouver à l'interlocuteur un sentiment allotope maximal, c'est-à-dire les métaphores frôlant de près l'absurde, difficilement paraphrasables, et donc difficilement partageables. Dans ce cas-ci, la métaphore peut rester bloquée au premier moment de la réception (voir ci-dessus); Ici, « l'accord relatif aux usagers » (Nyckees,2000,135) est très mince, sinon inexistant. L'interlocuteur n'a pas de modèle pour se repérer dans l'analogie effectuée. Je nommerai *hapax métaphorique* ce type de métaphores car il constitue une sorte de « trituration de la langue » (Sojcher,1969,67) qui ne s'appuie pas sur des « lieux communs » (Black,1962).

Le métaphorologue doit faire ici preuve d'ouverture d'esprit. S'il adopte l'attitude d'un Fontanier (1815) qui prétendait pouvoir juger si oui ou non telle métaphore était « à propos », il est probable qu'il passera souvent à côté de ce type de métaphore qu'il prendra pour des « créations erronées du langage » (Snell,1852,369) sans pousser l'analyse plus loin...

- Entre les deux pôles, on trouve les *métaphores conventionnelles* que G. Lakoff a étudiées : Ces métaphores, bien que parfois inédites, reposent sur des schémas cognitifs préexistants. Ici, l'énonciation d'une telle métaphore fait s'activer les « modèles disponibles en mémoire » (Nyckees,2000,136). Par exemple, la métaphore verbale 'tes mots sonnent creux' repose -selon Lakoff & Johnson (1980,20-21)- sur une métaphore conceptuelle du type : 'Les expressions linguistiques sont des contenants pour les significations'. Ce type de métaphore est plus facilement partageable dans le sens où des modèles facilitent la compréhension de la métaphore<sup>1</sup>.

- A la pointe extrême du degré zéro de métaphoricité, on trouve les métaphores qui ne sonnent plus comme des métaphores ; Comme le dit bien Diller (1991,210), on est en présence d' « expressions métaphoriques que l'on ne reconnaît plus comme telles »<sup>2</sup>. La métaphore est lexicalisée. Elle ne ressort plus de la *parole*, mais bien uniquement de la *langue*. Comme le dit Le Guern (1973,86), « il y a lexicalisation à partir du moment où le remplacement d'un des éléments de l'expression par un synonyme donne une impression de surprise, d'étrangeté ou de maladresse ». Par exemple, si l'on remplace 'pied' par 'patte' dans l'expression 'le pied de la table', on ressent une bizarrerie. Ce type de métaphore ne provoque plus l'onde N-400<sup>3</sup> ; l'usage a fait en sorte que la distance sémantique entre les deux cotopies n'est plus perçue par le locuteur. Il en résulte « la disparition définitive de toute tension entre les différents constituants de l'énoncé » (Prandi,1992,198) Le sentiment allotope est nul et le parcours interprétatif tend vers 0.

La métaphore, comme tout néologisme, peut donc connaître une « évolution historique » (Le Guern,1979,82), d'où la nécessité pour le métaphorologue de s'intéresser à « la dimension historique et de considérer les aspects diachroniques des figures de rhétorique » (Landheer,1994,7).

En gros, l'évolution d'une métaphore ne peut que partiellement correspondre au schéma lexicologique classique : création d'un terme nouveau -> entérinement par un certain usage -> insertion dans le dictionnaire -> perte du sentiment de nouveauté (Lüdi,1991,40) -> réveil de la nouveauté grâce à un contexte particulier<sup>4</sup>. 'Partiellement' car, comme il a été précisé ci-dessus, une métaphore qui est vive pour une personne peut être morte pour une autre. Le seul moyen pour le métaphorologue de décider du statut d'une métaphore chez une personne en particulier est -non pas de recourir à la lexicologie mais- de questionner la personne réceptrice de la métaphore en recourant à « une approche énonciative-interactive » (Lüdi,1991,40).

En conclusion, retenons que la métaphore peut tout aussi bien se blottir discrètement dans « l'anonymat de langue » (Bonhomme,1987,303) que se montrer d'une manière bruyante dans « l'individuation du discours » (idem).

## 1.2. L'A.M.A.

<sup>1</sup> Je ne rentrerai pas ici dans la polémique lancée par certains métaphorologues cognitivistes qui affirment, après Lakoff & Johnson (1980), que « verbal [c'est-à-dire discursives] metaphors are not simply instantiations of temporary, ad hoc categories but reflect preexisting conceptual mappings in long-term memory that are metaphorically structured » (Gibbs, 1992,572). Je dirai simplement que ces métaphorologues prennent la partie pour le tout : s'il existe certainement des métaphores conceptuelles, il est par contre peu probable que toutes les métaphores soient des métaphores conceptuelles, ce qu'indique très bien V. Nyckees (2000) !

<sup>2</sup> Par exemple, le mot *testa* qui a donné *tête* en français désignait en latin classique « un petit pot de terre cuite » (Le Guern,1973,83) ; Le mot latin pour désigner la tête était *caput*. « Au moment de la colonisation romaine en Gaule, la métaphore *testa* est généralisée dans la langue des soldats et des vétérans pour désigner la tête, à tel point que les Gaulois peuvent la prendre pour le terme propre, surtout s'ils ne connaissent pas le sens premier du mot » (idem). Aujourd'hui, plus personne n'a l'image d'un petit pot de terre cuite lorsqu'il évoque la tête.

<sup>3</sup> « L'onde négative N-400 -ainsi baptisée parce qu'elle est provoquée après un délai de 400 millièmes de seconde- (...) constitue une réponse de l'encéphale aux énoncés allotropes ; cette onde semble bien correspondre à une reprise du décodage par l'organisme » (Klinkenberg,1990,147).

<sup>4</sup> Par exemple, si je mets des pantoufles sous chacun des pieds de ma table et si je dis ensuite à mon interlocuteur : 'tu as vu les pieds de ma table ?', la métaphore renaîtra...

Après avoir fait un tour d'horizon de l'Analyse **M**icroscopique, il convient de donner quelques éléments d'Analyse **M**acroscopique.

En effet, tous les développements précédents peuvent donner l'illusion que la métaphore est un phénomène indépendant d'un producteur et/ou récepteur. Or ce n'est pas le cas. La métaphore est toujours utilisée par un locuteur particulier dans un régime discursif particulier et dans une situation énonciative particulière.

Selon Klinkenberg (2000,70), « il est impossible de décrire la figure comme un mécanisme structural, descriptible de manière immanente avec les instruments d'une linguistique interne », il faut par contre analyser la métaphore dans les « interactions entre partenaire [de la communication] » (idem). Cette opinion -qui met l'accent sur le rôle de l'Analyse **M**acroscopique en métaphorologie- me semble trop tranchée en ce sens qu'elle nie tous les apports de l'Analyse **M**icroscopique.

### 1.2.1. Quelle est la situation énonciative ?

C'est une banalité, mais les seules métaphores analysables par un métaphorologue sont les métaphores qui sont communiquées. Cela restreint de beaucoup le champ d'analyse métaphorologique ! Par exemple les *métaphores pré-discursives*<sup>1</sup> ne sont pas (encore) analysables.

#### a. Situation énonciative où la cognition est mise en avant

Contrairement à ce que certains auteurs ont pu affirmer -par ex. Cohen (1966)-, la métaphore n'est pas un phénomène exclusivement émotionnel. On la retrouve dans des situations énonciatives où la cognition est mise en avant. Je relève ci-dessous -de manière brève car je reviendrai sur ceci dans mon prochain article- quelques situations énonciatives de ce type<sup>2</sup>.

- L'argumentation

Quelque soit le domaine (scientifique, politique, conversation ordinaire, etc...) dans lequel se déroule l'argumentation, une métaphore peut toujours y faire apparition. En effet, celle-ci « facilite l'argumentation, (...), participe elle-même à l'argumentation » (Reboul,1986,187). Elle y participe parce que, à travers elle, l'argumentateur a la capacité de pointer « des aspects qu'il importe de mettre en évidence dans la description d'un phénomène » (Perelman,1977,151) et surtout de taire d'autres aspects, de les mettre « dans l'ombre » (idem,150).

- La définition scientifique

Il n'est pas rare de lire dans la littérature scientifique des définitions qui, à bien y regarder, ne sont en fait que des pseudo-définitions métaphoriques. En effet, la structure linguistique de la définition (A est B) ressemble de très près à la structure linguistique de la métaphore prédicative (A est B). Cette parenté de forme linguistique ne doit pas suggérer une identité de fonctionnement ! Car, le propre de la métaphore prédicative est moins sa forme linguistique -A est B- que la suppression du principe de contradiction -A est B et A n'est pas B- (Voir Cohen (1966,4 -5) et Ricoeur (1975,321)).

#### b. Situation énonciative où l'affectivité est mise en avant<sup>3</sup>

- L'injure et le sobriquet

Un grand nombre d'insultes et de sobriquets sont métaphoriques. Bien que tout mot puisse être injurieux ou affectueux, chaque culture a tout de même ses standards en la matière : Il n'y aura pas d'ambiguïté si je traite quelqu'un de saleté, d'ordure, de pourriture, de charogne, de fumier, de vermine, de chameau, de vache, etc... Tout comme il n'y aura pas d'ambiguïté si je traite quelqu'un de 'ma petite fleur', 'mon soleil', 'ma lumière', etc...

Ce type de situation énonciative est éminemment intéressant pour la métaphorologie car il permet de rendre compte des interactions entre production de la métaphore, proxémique<sup>4</sup> et prosodie (voir ci-dessous).

---

<sup>1</sup> J'entends par *métaphore pré-discursive* toute métaphore qui est pensée mais qui n'est pas prononcée de vive voix ou retranscrite sur papier. Je prendrai deux exemples de métaphore pré-discursive : (1) toutes les métaphores qu'au dernier moment, on décide de ne pas communiquer pour une raison ou pour une autre. (2) toutes les métaphores qui défilent dans les monologues intérieurs. (A ma connaissance, aucun métaphorologue n'a encore posé l'existence de ce type de métaphores ; Or il constitue une part essentielle de la production métaphorique. Peut-être un jour, les moyens seront trouvés pour faire entrer ce type de métaphores dans le champ de la métaphorologie appliquée).

<sup>2</sup> Je précise que le relevé typologique qui va suivre n'est pas exhaustif.

<sup>3</sup> Ici non plus le relevé typologique n'est pas exhaustif. A vrai dire très peu de recherches métaphorologiques ont été faites en la matière !

<sup>4</sup> Etude des distances corporelle entre deux individus.

- Le délire

J. Lacan (1958) a élaboré le concept de *métaphore délirante* afin de rendre compte du remaniement (ou de la stabilisation) des rapports entre signifiant et signifié dans le travail du délire.

Le point de vue de Lacan sur la question n'est pas aisé à comprendre et méritera que j'y revienne dans mon troisième article. Ce que je peux en dire actuellement, c'est que Lacan a un point de vue à première vue paradoxal : il affirme d'un côté que, dans la psychose, « on y rencontre jamais rien qui ressemble à une métaphore »<sup>1</sup> (1981,247), et d'un autre côté que l'état terminal du délire est « le niveau (...) où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante » (1958,55).

En conclusion, je rappellerai avec Bally qu'il est très compliqué -et parfois aventureux- d'affirmer que telle métaphore ressort de la cognition plutôt que de l'affectivité ou inversement !

(1) D'abord parce qu'« il serait (...) ridicule de croire qu'un fait d'expression est tout entier *affectif* ou tout entier *intellectuel* » (Bally, non daté, 27). Entre le tout affectif et le tout intellectuel, il y a « des nuances délicates » (idem).

(2) Ensuite parce qu'une personne n'est pas une autre. Etant donné que « chaque mot est, dans notre mémoire, une maille d'un réseau aux fils tenus et innombrables ; [et que] dans chaque mot viennent aboutir, pour repartir ensuite, mille associations diverses » (idem, 67), il est peu vraisemblable de croire que tout le monde entend une même métaphore de la même manière<sup>2</sup> !

C'est pour ces deux raisons que le métaphorologue ne peut pas se baser uniquement sur sa propre réception d'une métaphore pour juger de son caractère affectif ou cognitif.

### 1.2.2 Qui porte la responsabilité de l'énoncé métaphorique ?

#### a. La responsabilité de l'énonciateur

Celui qui énonce une métaphore peut soit faciliter soit rendre difficile (ou même impossible parfois) l'accès à la compréhension de la métaphore.

- Pour exprimer sa pensée, il va devoir faire un choix dans l'échelle de métaphoricité : l'énonciateur s'exprime-t-il avec un hapax métaphorique, une métaphore conceptuelle, une métaphore lexicalisée ?

- Pour exprimer sa pensée, il va devoir faire un choix dans l'échelle de l'implicite : l'énonciateur facilite-t-il l'accès à la compréhension en explicitant (1) le métaphorisant au sein de l'énoncé et/ou (2) le *tertium comparationis* (le sème faisant pont entre le métaphorisant et le métaphorisé) ?

#### b. La responsabilité de l'interlocuteur

Celui qui reçoit la métaphore peut se positionner subjectivement de diverses manières par rapport à l'énonciateur :

- Soit l'interlocuteur est coopératif :

1. Il n'estime pas qu'il y a allotopie. Il prend alors la métaphore à la lettre : « Le récepteur ne constate pas d'écart. Pour lui, l'énoncé entier est isotope. C'est par exemple le cas lorsque ce qui est émis comme sous-entendu est pris au pied de la lettre par le destinataire, ou quand un énoncé comme 'c'est une tigresse' est prononcé dans une société totémique, où il n'y a rien de contradictoire à être à la fois un animal et un être humain » (Klinkenberg, 2000, 68).

2. Il part de l'idée que ce qu'a énoncé le locuteur est pertinent mais pas compréhensible directement. Il surmonte l'absurdité de la distorsion métaphorique et se met à la recherche (1) du thème (ou métaphorisé) s'il n'est pas explicité dans le discours du locuteur ou dans le contexte extralinguistique ; (2) du *tertium comparationis* que le locuteur a voulu isoler. Il y aura mécompréhension entre le locuteur et l'interlocuteur s'il n'y a pas de correspondance entre le thème (ou métaphorisé) et/ou le *tertium comparationis*.

Si l'interlocuteur n'arrive pas à isoler ces deux paramètres essentiels à la compréhension de la métaphore, il a toujours la possibilité de questionner l'énonciateur à ce propos<sup>3</sup>.

- Soit l'interlocuteur n'est pas coopératif :

Dans ce cas, il reste bloqué (volontairement ou non) au premier moment de la métaphore, le moment de la stupéfaction, de l'énigme, de l'absurdité, de l'erreur catégorielle. Ici, l'interlocuteur ne posera pas de question pour désambigüiser la métaphore (c'est-à-dire réduire l'absurdité), il mettra l'échec de la

<sup>1</sup> Ce dont il faudrait discuter -ce que Lacan n'a pas fait- et non pas affirmer péremptoirement!

<sup>2</sup> Si par exemple, dans mon passé, j'ai été blessé gravement à cause d'un aspirateur défaillant, lorsque j'entendrai lors d'un cours de biologie que 'le nez est un vrai aspirateur', je réagirai d'une manière affective (la douleur m'étant rappelée), contrairement au reste de l'auditoire qui entendra cette métaphore plutôt cognitivement.

<sup>3</sup> Par exemple pour la métaphore 'C'est un vrai chimpanzé !': (1) s'il y a ambiguïté au niveau du thème (ou métaphorisé) : 'Qui est un vrai chimpanzé ?'. (2) S'il y a ambiguïté au niveau du sème isolé : 'En quoi est-ce un vrai chimpanzé ?'

compréhension sur le dos du locuteur. Il dénie y être pour quelque chose dans la mécompréhension. « Ça ne veut rien dire ce que tu dis... ».

### 1.2.3. La métaphore discursive interagit-elle avec un système sémiotique corporel ?

Il y a interaction entre la métaphore discursive et un système sémiotique corporel si et seulement si la métaphore est parlée. Il est évident que, lorsqu'elle est écrite, elle est déconnectée du *corps sémiotique* (si je peux me permettre l'expression) de celui qui l'a produite.

Etant donné qu'il n'y a, à ma connaissance, jamais eu de recherches en la matière, je ne donnerai que brièvement quelques éléments assez généraux.

#### a. Les mimiques faciales

Celui qui énonce une métaphore dans une situation énonciative particulière appuie alors ses métaphores par une emphase au niveau des traits du visage. Les traits sont dans ce cas forcés ; on trouvera la personne 'expressive'.

#### b. Les mouvements des mains

L'énonciateur peut appuyer son discours par des mouvements des mains qui donnent du poids, qui font ressortir le contenu de son discours métaphorique.

#### c. La prosodie

Le plus souvent -mais cela n'a jamais été étudié!-, la métaphore -surtout lorsqu'elle constitue un hapax métaphorique- est prononcée avec insistance (ou emphase). En faisant jouer les différents paramètres vocaux (par exemple, courbe mélodique, temps de pause avant ou après la métaphore, rythme, vitesse, timbre, etc...), le locuteur appuie sa métaphore par tout un dispositif vocal.

En conclusion : la métaphore est souvent appuyée par un système sémiotique corporel. Il y a beaucoup de motivations à cette mise en valeur corporelle de la métaphore. Je n'en isolerai pour l'instant que trois :

- Cet appui emphatique au moment de la métaphore peut servir de signal à l'interlocuteur : La métaphore ressort (avec l'aide d'un geste (vocal ou des mains) ou avec l'aide d'une exagération des traits du visages) du reste de l'énoncé (ce qui facilite son identification). En faisant cela, l'énonciateur prévient en quelque sorte l'interlocuteur : « Si j'appuie autant mon discours, c'est parce que je suis sûr de ce que je dis ; il ne s'agit pas d'une erreur ; C'est bien cela que je voulais dire ! ». En quelque sorte, l'énonciateur invite l'interlocuteur à dépasser le moment de l'absurdité et du non-sens en lui confirmant -d'une manière typiquement rhétorique- que cela veut bien dire quelque chose.

A côté de cet emploi purement « signalétique » de l'emphase, celle-ci peut avoir une fonction subjectivante : montrer à l'interlocuteur que l'énonciateur est impliqué subjectivement dans son discours. Ici, la métaphore est « la réponse linguistique d'un sujet parlant qui cherche à faire partager son expérience incarnée du monde » (Détrie,2000,145) ; elle marque « la subjectivité du locuteur » (idem,146) en ce sens qu'elle est « l'expression d'un point de vue sur le monde » (idem,168). Cette fonction subjectivante renforce quelque chose déjà à l'œuvre dans l'énonciation de beaucoup de métaphores<sup>1</sup>.

- Proche de la fonction subjectivante et souvent mêlée à elle, on trouve la fonction rhétorico-pragmatique : L'emphase constitue alors un dispositif rhétorique qui a l'ambition de faire adhérer l'interlocuteur aux propos de l'énonciateur : « une expression orale sert généralement non seulement à faire savoir, donc à transmettre des informations factuelles ou non-factuelles, mais [aussi] à induire une adhésion mentale à l'information transmise auprès de l'auditeur » (Caelen-Haumont & Keller,1997,91). Ici, l'emphase est un moyen « de toucher l'auditeur, de lui faire partager une croyance, de manière à induire chez lui un comportement spécifique » (idem, 101).

---

<sup>1</sup> Voir Tamba (1981,193):« Si la présence de (...) [l'] énonciateur est illusoirement effacée dans le système énonciatif courant qui vise précisément à l'objectivité de la pure dénotation, en revanche le système de l'énonciation figurée concède souvent une certaine place au sujet énonciateur » et Bordas (2003,120) : « Toute métaphore, même banalisée, est inscription du vécu du locuteur, rappel ou anticipation de son histoire personnelle, de ses propres connotations et de ses valeurs. C'est en cela qu'elle est toujours un peu le micro-récit d'une expérience ».

## 2. Brève conclusion et grille typologique

D'une part, j'espère avoir indiqué assez clairement que **LA métaphore, ça n'existe pas !** Il existe une diversité incroyable de caractéristiques qui fait qu'une métaphore n'est jamais une autre ! Il est évident que la typologie présentée durant cet article comporte beaucoup de lacunes (ce que j'indiquerai dans la grille ci-dessous en notant 'autre'), toutefois, elle permet -je l'espère- d'affiner l'identification et la caractérisation des métaphores<sup>1</sup> et donc de préparer un terrain assez solide pour des recherches de *métaphorologie appliquée*.

D'autre part, j'espère ne pas avoir cédé au dogme qui fait de la métaphore *un être* doué de pouvoirs magiques. Elle n'a aucune existence propre. Elle est relative à *un usage* que l'être humain en fait, et c'est pourquoi toute **Analyse Microscopique** ne peut être qu'une fiction si elle n'est pas enrichie par une **Analyse Macroscopique**.

---

<sup>1</sup> Grâce à cette typologie, il ne sera désormais plus possible de confondre une métaphore *vive* d'une métaphore *endormie* pour un locuteur, une métaphore visuelle d'une métaphore discursive, une métaphore à *tertium comparationis* explicite d'une métaphore à *tertium comparationis* implicite, etc...

**LA GRILLE TYPOLOGIQUE, un passeport de chaque occurrence métaphorique particulière :**

<p>1/Cette métaphore est-elle : -discursive ? -gestuelle ? -corporelle (échange affectif)? -imagée/onirique ? -objectale ? -autre ? (1.1.1.)</p>	<p>2/Quelle est la forme lexicale et la fonction grammaticale ? -nominale (sujet ? attribut ? complément indirect ? de lieu ? de manière ? exclamation ? apposition ? précède un complément du nom ? nom propre ?) -verbale (le lieu du conflit est-il entre sujet/verbe ou entre verbe/complément ?) -adjectivale (épithète ? attribut ?) -adverbiale -autre (1.1.2.)</p>
<p>3/L'interlocuteur dépasse-t-il le premier moment de la compréhension de la métaphore ? Ou reste-t-il bloqué au sentiment allotopique ? (1.1.3.)</p>	<p>4/La métaphore est-elle idiolectale ou repose-t-elle sur des lieux communs ? (1.1.3. et 1.1.6.)</p>
<p>6/Quelle est la distance catégorielle entre métaphorisant et métaphorisé ? Combien de nœuds entre les deux ? (1.1.4.)</p>	<p>5/L'interlocuteur doit-il s'appuyer (ou non) sur le contexte extralinguistique pour identifier le métaphorisé et/ou le tertium comparationis? (1.1.3.)</p>
<p>8/Quelle est la position de la métaphore sur l'échelle implicite-explicite : -comparaison motivée ? -comparaison non motivée ? -assimilation motivée ? -assimilation non motivée ? -assimilation non motivée sans comparant ? -assimilation non motivée sans comparé ? (1.1.5.)</p>	<p>7/Y a-t-il un passage ontologique ? Si oui, quelle est son orientation (animé-&gt;inanimé ou inanimé-&gt;animé) ? (1.1.4.)</p>
<p>11/Quelle est la situation énonciative : -la cognition est mise en avant (argumentation ? définition scientifique ? autre ?) -l'affectivité est mise en avant (injure/sobriquet? délire ? autre ?) (1.2.1.)</p>	<p>9/ Présence ou absence d'indice linguistique de métaphoricité ? (1.1.5.)</p>
<p>14/La métaphore interagit-elle avec un système sémiotique corporel ? Si oui, avec : -des mimiques faciales ? -des mouvements de mains ? -la prosodie ? -autre ? (1.2.3)</p>	<p>10/Par rapport à la prise en considération de l'aspect diachronique, la métaphore, est-elle : -un hapax métaphorique ? -une métaphore conceptuelle ? -une métaphore endormie ou morte ? -une métaphore réveillée ? (1.1.6.)</p>
<p>15/Si la réponse est positive à la question 14, quelle est la fonction de l'emphase : -signalétique ? -subjectivante ? -rhétorique ? -autre ? (1.2.3.)</p>	<p>12/L'énonciateur facilite-t-il la compréhension de la métaphore ? Met-il des bâtons dans les roues de l'interlocuteur ? (1.1.3. ; 1.1.5. ; 1.1.6. ; 1.2.2.)</p>
<p>14/La métaphore interagit-elle avec un système sémiotique corporel ? Si oui, avec : -des mimiques faciales ? -des mouvements de mains ? -la prosodie ? -autre ? (1.2.3)</p>	<p>13/L'interlocuteur est-il coopératif ? Si oui, -prend-il la métaphore à la lettre ? -y a-t-il 'correspondance' entre l'énonciateur et l'interlocuteur à propos du métaphorisé (s'il n'est pas explicité) et/ou à propos du tertium comparationis (s'il n'est pas explicité) ? Si non, -met-il la mécompréhension sur le dos de l'énonciateur ? -assume-t-il une part de responsabilité dans la mécompréhension ? (1.2.2.)</p>
<p>15/Si la réponse est positive à la question 14, quelle est la fonction de l'emphase : -signalétique ? -subjectivante ? -rhétorique ? -autre ? (1.2.3.)</p>	<p>16/ Autre ?</p>

**BIBLIOGRAPHIE :**

- Aristote, Rhétorique (+/- 363 a.c.n.), 1991, Librairie générale française.
- Bally, Ch., Traité de stylistique française (début du XXème siècle), non daté, Heidelberg.
- Barthes, R., 1964, *Rhétorique de l'image*, In Communications, n°4, 1964, Seuil.
- Beardsley, M., *The metaphorical twist*, In Philosophy and phenomenological research, v.22, n°3, 1962, University of Pennsylvania.
- Billow, R. M., *Observing spontaneous metaphor in children*, In Developmental Psychology, vol.11,n°4, 1975, American Psychological Association.
- Black, M., Models and metaphor, 1962, Cornell University Press.
- Black, M., More about metaphor (1979), In Metaphor and thought, édition augmentée de 1993, Cambridge University Press ; ouvrage collectif édité par A. Ortony.
- Bonhomme, M., Linguistique de la métonymie, 1987, Peter Lang.
- Bonhomme, M., Figures verbales et figures iconiques dans le discours publicitaire, document internet : <http://sir.univ-lyon2.fr/LTI/semiohtm/bonhom.htm>., document non daté.
- Bordas, E., Les chemins de la métaphore, 2003, PUF.
- Breton, A., Le manifeste du surréalisme (1924), 1973, Gallimard.
- Caelen-Haumont, G. & Keller, E., *La prosodie, de la parole à la synthèse : apport de la sémantique et de la pragmatique*, In Etude des lettres, vol.3 : Les défis actuels en synthèse de la parole, 1997, Keller, G. & Zellner, B. eds., Université de Lausanne.
- Castoriadis, C., L'institution imaginaire de la société, 1975, Seuil.
- Cohen, J., Structure du langage poétique, 1966, Flammarion.
- Costes, A., Lacan, le fourvoiement linguistique ; la métaphore introuvable, 2003, PUF.
- De Fornel, M., *Sémantique et pragmatique du geste métaphorique*, In Cahiers de Linguistique Française, n°14, 1993.
- Derrida, J., *La mythologie blanche* (1971), In Marges de la philosophie, 1972, Minuit.
- De Saussure, Cours de linguistique générale (1915), édition de 1995, Payot.
- Détrie, C., *La figure, une « parole parlante » au plus près du monde vécu ?*, In Cahiers de praxématique, n°35, 2000.
- Diller, A.-M., *Cohérence métaphorique, action verbale et action mentale*, In Communications, n°53, 1991, Seuil.
- Dubucs, M. & Meyer, B., *La notion de trope considérée à partir de Dumarsais et Fontanier*, In Le Français moderne, 55<sup>ème</sup> année, n°1-2, 1987, D'Arthey.
- Durand, J., *Rhétorique et image publicitaire*, In Communications, 1970, Seuil.
- Eco, U., *Sémantique de la métaphore*, In Tel Quel, n°55, 1973.
- Eco, U., La production des signes (1976), 1992 pour l'édition française, Librairie Générale Française.
- Eco, U., Sémiotique et philosophie du langage (1988), édition de 2001, Quadrige.
- Fontanier, P., Les figures du discours (1830), 1977, Flammarion.
- Fourment, M.-C. & co., *Etude de la production de métaphores chez des enfants de 3 à 7 ans*, In L'année Psychologique, 87<sup>ème</sup> année, Fasc.4, 1987, PUF.
- Fourment-Aptekman, M.-C., *La compréhension des métaphores et pseudo-métaphores chez des enfants âgés de 4 à 8 ans*, In L'année Psychologique, 87<sup>ème</sup> année, Fasc.3, 1986, PUF.
- Franquart-Declercq, C. & Gineste, M.-D., *L'enfant et la métaphore*, In L'année Psychologique, 101<sup>ème</sup> année, Fasc.4, 2001, PUF.
- Freud, S., *Le moi et le ça* (1923), In Essais de psychanalyse, 1981, Paillot.
- Freud, S., L'interprétation des rêves (édition de 1929), traduction éditée en 1996, PUF.
- Genette, G., *La rhétorique restreinte*, In Communications, n°6, 1970, Seuil.
- Gibbs, R., *Categorization and metaphor understanding*, In Psychological review, vol.99, n°3, 1992, The American Psychological Association.
- Gineste, M.-D., Analogie et cognition, 1997, PUF.
- Greimas, A.J., Sémantique structurale, 1966, Larousse.

- Groupe  $\mu$ , *Rhétorique généralisée*, In Cahiers Internationaux du symbolisme, n°15-16, 1967-68, Le ciephum.
- Groupe  $\mu$ , *Rhétorique de la poésie* (1977), éd. de 1990, Seuil.
- Hénault, A., *Les enjeux de la sémiotique* (1979), 2<sup>ème</sup> édition corrigée en 1993, PUF.
- Jakobson, R., *Deux aspects du langage et deux types d'aphasie* (1956), In Essais de linguistique générale, 1963, Minuit.
- Jonasson, K., *Les noms propres métaphoriques : construction et interprétation*, In Langue française, n°92, 1991, Larousse.
- Jongen, R., *La métaphore comme éponyme et comme prédication d'identité*, In La métaphore : approche pluridisciplinaire, édité par R. Jongen, 1980, Facultés Universitaires de St Louis.
- Kleiber, G., *Faut-il banaliser la métaphore ?*, In Verbum, n°1-2-3, 1993, Presses Universitaires de Nancy.
- Kleiber, G., *Métaphore : le problème de la déviance*, In Langue Française, n°101, 1994, Larousse.
- Kleiber, G., *Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux*, In La métaphore, entre philosophie et rhétorique, édité par Charbonnel, N. & Kleiber, G., 1999, PUF.
- Klinkenberg, J.-M., *Le sens rhétorique*, 1990, eds. du Gref et eds. les Eperonniers.
- Klinkenberg, J.-M., *Métaphores de la métaphore sur l'application du concept de figure à la communication visuelle*, In Verbum, n°1-2-3, 1993, Presses Universitaires de Nancy.
- Klinkenberg, J.-M., *Précis de sémiotique générale*, 1996, De Boeck Université.
- Klinkenberg, J.-M., *L'argumentation dans la figure*, In Cahiers de Praxématique, 2000, n°35.
- Lacan, J., *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* (1958), In Ecrits II, édition de 1999, Seuil.
- Lacan, J., *Le Séminaire, Livre 3 : Les psychoses* (1957), 1981, Seuil.
- Lakoff, G., Johnson, M., *Les métaphores dans la vie quotidienne* (1980), 1985 pour la traduction, Minuit.
- Le Guern, M., *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, 1973, Larousse.
- Lüdi, G., *Métaphore et travail lexical*, In TRANEL, n°17, 1991, Institut de Linguistique.
- Molino, J., *Présentation : problèmes de la métaphore*, In Langages, n°54, 1979, Larousse.
- Nickees, V., *Quelle est la langue des métaphores ?*, In Cahiers de Praxématique, n°35, 2000.
- Perelman, C., *L'empire rhétorique* (1977), édition de 2002, Vrin.
- Picoche, J. & Honeste, L., *Les figures éteintes dans le lexique de haute fréquence*, In Langue Française, n°101, 1994, Larousse.
- Pirard, R., *Symbole, symptôme et métaphore*, In La métaphore, approche pluridisciplinaire, 1980, Faculté universitaire de St Louis.
- Prandi, M., *Grammaire philosophique des tropes*, 1992, Minuit.
- Prandi, M., *Littéral, non littéral, figuré*, In Cahiers de Praxématique, n°35, 2000.
- Prandi, M., *La métaphore : de la définition à la typologie*, In Langue française, n°134, 2002, Larousse.
- Prokhoris, S., *Déplier le rêve*, in Revue européenne des sciences sociales, t.38, n°117, 2000, Droz.
- Rastier, F., *Tropes et sémantique linguistique*, In Langue Française, n°101, 1994, Larousse.
- Reboul, O., *La figure et l'argument*, In *De la métaphysique à la rhétorique*, 1986, ouvrage collectif édité par M. Meyer, Editions de l'Université de Bruxelles.
- Richards, I.A., *The philosophy of Rhetoric*, 1936, Oxford University Press.
- Ricoeur, P., *La métaphore vive*, 1975, Seuil.
- Salteri-Cacouros, V. & Tamba, I., *L'interprétation métaphorique au prisme de la traduction : les constructions nominales du français, du grec et du japonais*, In Langue Française, n°129, 2001, Larousse.
- Schifko, P., *L'interprétation sémantico-pragmatique de l'écart*, In Le français moderne, 56<sup>ème</sup> année, n°1-2, 1988, D'Artrey.
- Searle, J., *Sens et expression* (1979), 1982 pour trad. française, Minuit.
- Snell, L., *Des altérations de la façon de parler dans les délires (1852)*, In L'Evolution psychiatrique, Vol.45, n°2, 1980, Privat-Didier.
- Sojcher, J., *La métaphore généralisée*, In Revue internationale de philosophie, n°87, fasc. 1, 1969.
- Stern, D., *Le monde interpersonnel du nourrisson*, 1989, PUF.

Tamba, I., *Système de l'identification métaphorique dans la construction appositive*, In *Le Français moderne*, 43<sup>ème</sup> année, n°3, 1975, D'Artrey.

Tamba, I., *Le sens figuré ; Vers une théorie de l'énonciation figurative*, 1981, PUF.

Tamine, J., *Métaphore et syntaxe*, In *Langage*, n°54, 1979, Larousse.

Todorov, T., *Les anomalies sémantiques*, In *Langages*, n°1, 1966, Larousse.

Todorov, T., *Théories du symbole*, 1977, Seuil.

Watteau, N., *Compréhension des énoncés métaphoriques chez les enfants*, In *Langue Française*, n°129, 2001, Larousse.

Winner, E., *New games for old things : the emergence of metaphoric language*, In *Journal of child language*, vol. 6, n°3, 1979, Cambridge University Press.